

A black and white portrait of Roger Caillois, an older man with dark hair, wearing a dark suit, white shirt, and patterned tie. He is looking directly at the camera with a neutral expression. The background is slightly out of focus, showing what appears to be a bookshelf or a display case with various objects.

Odile Felgine

ROGER
CAILLOIS

Stock

L

ROGER CAILLOIS

Université de Montréal, Montréal, Québec, Canada
1990

Roger Callois

biographie

8°Ln²⁷
98408

Du même auteur

VICTORIA OCAMPO, avec Laura Ayerza de Castilho, Paris, Editions
Critérion, 1990.

1722983

DL-1201994-00000

92

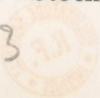
Odile Felgine

Roger Caillois

biographie

Stock

993



Odile Fénelon

Roger Caillois

Biographie

© 1994, Éditions Stock.

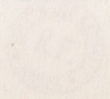


En mémoire de mon père qui aima d'autres déserts.

*Une autre époque y vivait de rêves et de larmes
suyées. La braille morte dans le silence
La même terre papaveres éternellement la
même ombre. Parvenue et est la place qui y
écrit.*

Paris 19 1971

En mémoire de mon père qui aime d'autant plus



*Le monde est un arbre pareil.
Une sève unique y circule du tronc massif au pâle
surgeon. La brindille morte en demeure innervée.
La même trame gouverne souterrainement la
nature entière. Personne ne sait la place qu'il y
occupe.*

Pierres (p. 102).

Le monde est un autre pays.
Les yeux se tournent vers le ciel et vers la terre.
La grande route est devant nous.
La même route toujours.
Personne ne voit la place où il y
écrit.

Poèmes (p. 102)

Je tiens à exprimer ma gratitude à Mme Catherine Rizéa-Caillois pour sa très grande amabilité et ses autorisations de publication d'inédits, à Mme Yvette Billod-Cottier et à M. Roland Caillois pour leur aide, leur gentillesse, ainsi qu'à M. le Professeur Henry Bouillier (Paris IV-Sorbonne) pour sa sollicitude, sa générosité. J'exprime ma reconnaissance à la Fondation SUR, à Monseigneur Guasta, à Mme Maria-Renée Cura, à M. Dominique Rabourdin pour le prêt de nombreux éléments de sa collection, à M. Jean José Marchand, à MM. Henry Béhar et Laurent Jenny, à Mlle Monique Kuntz, de la Bibliothèque Valery-Larbaud, à Mme Laura Ayerza de Castilho, M. Claude-Pierre Pérez ainsi qu'au poète Tchicaya U' Tamsi (+). J'adresse mes plus vifs remerciements, pour m'avoir autorisée à publier des inédits et pour leurs témoignages précieux, pour leur collaboration à :

Mme Michèle Abraté, Mme Gloria Alcorta de Gironde, M. Pierre Alechinsky, Mme Suzanne Aron, Mme Blanca Asturias, Mme Colette Auerbacher, M. Paul Bénichou, Mme Denise Bertaux, Mme Georges Bidault, M. Jehangir Bhowmagary, M. Jacques de Bourbon-Busset, Mme Elisa Breton, Mme Catherine Camus, M. Michel Carassou, M. Mario Carelli, M. Francis Castex, Mme Muriel Cerf, Mme Chalmin, Mme Nadine Chauveau, M. Guy Coindreau, M. Michel Conil-Lacoste, M. Louis Cournot, Mme Anne-Perrine Curien, M. Jean-Pierre Dauphin, M. Robert Descharnes, Mme Patricia Dielh, M. Jean-Marie Dunoyer, M. Jean-Pierre Duso, Mme Gilberte Dreyfus, Mme Lévis-Dreyfus, Mme Aube Elléouët, M. Etiemble, M. Claude Fell, Mlle Claudine Frank, Mme Nicole Fenosa, M. Javier Fernandez, Mme Gisèle Freund, Mme Geneviève Gallay, Mme Marina Galletti, M. Antoine Gallimard, Mme Joëlle Gardes-Tamine, M. Roger Grenier,

M. Alain Gresh, M. Pierre Grimal, Mme Berthe Guillembet, M. Jose Hernandez, M. Jean Hé lion (†), M. Dominique Hoffet, M. Denis Hollier, Mme Françoise Jacquemet-Ballard, M. Jean-Pierre Jossua, Mme Lise Jules-Romains, Mme Annamaria Laserra, Mme Marie-Claire Lefrançois, M. Jean-Pierre Le Boulter, M. Georges Laffly, M. Claude Lévi-Strauss, Mme Françoise Lévis-Muckensturm, Mme Florence Malraux, Mme Danièle de Manneville, M. Diégo Masson, M. Jean-Yves Meyrian, M. Jacques Niel-loux, M. Jean d'Ormesson, M. Pierre Nora, M. Pierre Oster, Mme Graciela Paolini, M. Gérard Parésys, Mme Jacqueline Paulhan, M. Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, M. Armand Petitjean, Mme Odette Ponge, Mme Olga Rodel, M. Pierre-Guillaume de Roux, Mme Dominique Schnapper, M. Amos Segala, M. Ernesto Sabato, M. Ernesto Schoo, Mme Renée Soupault, M. Henri Schubnel, Mme Françoise Selz, M. Michel Surya, Mme Andrée Tainsy, M. André Thirion, M. et Mme Touret, Mme Ubac, M. François Valéry, M. Jean Vendome, M. Paul Verdevoye, M. Pierre Verger, Mme Simone Weibel-Richard, Mlle Odile Wéleféfé, Mme Jacqueline de Romilly, Mme Jeannine Worms. Quelques ayants droit n'ont pu être retrouvés, malgré mes efforts : qu'ils trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

Merci aussi au CNRS, au ministère des Affaires étrangères, aux Archives nationales, à l'Unesco, et plus particulièrement au secteur de la Culture, aux Éditions Gallimard, à la Fondation Saint-John Perse, à la Ville de Marseille, la Ville de Vichy, la Bibliothèque nationale et à la Délégation argentine auprès de l'Unesco.

Je ne saurais oublier mes amis de l'Unesco, ni mes proches, en particulier Martine Lilamand-Chabannes, Elizabeth et Jean.

Abréviations et éditions ¹

- P. : *Pierres* – Gallimard, « Poésie », 1971
F.A. : *Le Fleuve Alphée* – Gallimard, 1983
C. E. : *Cases d'un échiquier* – Gallimard, 1970
N.E. : *La Nécessité d'esprit* – Gallimard, 1981
C.F. : *La Communion des forts* – Sagittaire, 1944
I.S. : *Instincts et Société*, Denoël-Gonthier, collection « Médiations », 1976
A. P. : *Approches de la poésie*, Gallimard, 1978
A. I. : *Approches de l'imaginaire*, Gallimard, 1974
M.H. : *Le Mythe et l'Homme*, Gallimard, « Idées », 1972
H.S. : *L'Homme et le Sacré*, Gallimard, 1950
C. : *Circonstanciennes*, Gallimard, 1980
R. : *Rencontres*, PUF, 1978
E.A. : *Espace américain*, Paul Morihien, 1949
I.V.R. : *L'incertitude qui vient des rêves*, Gallimard, « Idées », 1983
A.F. : *Anthologie du fantastique*, Gallimard, 1966
Ar. P. : *Art poétique*, Gallimard, 1958
M. C. : *Méduse et C^o*, Gallimard, 1990
E. G. : *Esthétique généralisée*, Gallimard, 1962
C.A. : *Cohérences aventureuses*, Gallimard, « Idées », 1976

Archives : Entretien des Archives du xx^e siècle.

1. Par ordre de citation dans le texte.

- P. Pons - Galland - Galland - 1971
- P.A. - Les Vies de saints - Galland - 1963
- C.E. - Les Vies de saints - Galland - 1970
- N.E. - Les Vies de saints - Galland - 1981
- G.E. - La Conversion des Vies - Galland - 1984
- L.E. - Les Vies de saints - Galland - 1985
- 1976
- A.P. - Les Vies de saints - Galland - 1978
- A.L. - Les Vies de saints - Galland - 1974
- M.G. - Les Vies de saints - Galland - 1975
- M.S. - Les Vies de saints - Galland - 1970
- G. - Les Vies de saints - Galland - 1980
- M. - Les Vies de saints - Galland - 1975
- B.A. - Les Vies de saints - Galland - 1979
- L.V.E. - Les Vies de saints - Galland - 1983
- A.E. - Les Vies de saints - Galland - 1974
- A.P. - Les Vies de saints - Galland - 1978
- M.C. - Les Vies de saints - Galland - 1970
- E.C. - Les Vies de saints - Galland - 1975
- C.A. - Les Vies de saints - Galland - 1975

Introduction

Cette première biographie de Roger Caillois, fruit d'une recherche commencée en 1986, et liée à une thèse de littérature soutenue le 6 février 1993 en Sorbonne sous la direction du professeur Henry Bouillier, entend rendre au poète la place importante qui lui revient dans la littérature française du xx^e siècle en décrivant son itinéraire de créateur et d'intellectuel.

Notre travail n'est pourtant pas une hagiographie, une œuvre de « célébration ». Roger Caillois lui-même détestait la complaisance, comme son hommage à Victoria Ocampo le montre. Respect de l'homme mais aussi souci de la vérité nous ont guidée dans l'évocation de ses joies, de ses contradictions, de sa quête presque pathétique d'une cohérence. Nous n'avons pas voulu idéaliser l'auteur du « Vent d'hiver », nous n'avons pas tu ses faiblesses, ses erreurs, pas plus que nous n'avons ignoré son opiniâtreté, durant la guerre par exemple. C'est dans cet esprit que nous nous sommes efforcés de dégager les grandes lignes de son cheminement, sans négliger les détails souvent instructifs de l'intimité, amoureuse ou amicale.

Tenter de cerner cette personnalité complexe fut passionnant. Roger Caillois avait, de son vivant, longtemps brouillé les pistes. Il fallut attendre *Pierres* et *Cases d'un échiquier* pour qu'enfin sa démarche, de par sa volonté, semblât plus cohérente et que le poète osât se revendiquer comme tel.

Son œuvre, au carrefour de disciplines multiples (mythologie, sociologie, esthétique, physique, biologie, critique littéraire), dressée contre elle-même pendant des décennies, prenait enfin sens. Après avoir été à la recherche d'une phénoménologie de l'imaginaire, Caillois aboutissait, comme le dit si bien Jean Starobinski, à une « imagination de la logique ».

Cette interrogation sur le monde et sur sa structure poétique, scru-

tée par le biais des analogies et d'un recours peu banal à la science, est assurément le legs d'un penseur audacieux, d'un visionnaire pessimiste et d'un styliste accompli.

Mais avant de s'abîmer dans la contemplation de ses pierres, de se donner à une mystique de la nature où l'homme est réduit à n'être qu'une espèce passagère, Roger Caillois avait eu un parcours riche, sinueux, ductile. Compagnon de route du Grand Jeu puis surréaliste, il se fit ensuite le chantre de la force au Collège de sociologie, réclama l'avènement d'une « sainte légion de chevaliers célibataires ». Après avoir été sympathisant communiste, extrémiste de gauche, fut-il fasciste, comme certains le prétendent ? Pour notre part, nous croyons plutôt, au regard de ses textes et de sa vie, qu'il manqua de lucidité. L'Argentine fut-elle une terre d'exil serein ? Y professa-t-il les mêmes principes ou bien se détourna-t-il définitivement d'eux ? Son « virage américain » est incontestable, même si Caillois, il faut le reconnaître, n'abandonna pas tout à fait à cette époque sa prédilection pour les communautés d'élection. L'Amérique dite latine lui permit de se réconcilier avec ce qu'il avait détesté, la littérature, de nouer une relation rare avec la directrice de *SUR*, Victoria Ocampo, de connaître la démesure, le prix de la culture humaine et de la « luxueuse gratuité » du sous-continent. Victoria Ocampo, la mécène de sa revue, *Lettres françaises*, eut une influence considérable sur son évolution. Cette femme exceptionnelle avait perçu la valeur de son « petit Français illustré » et sut aider celui-ci à divers moments de sa vie. Leur relation, comme ce livre espère le montrer, fut passionnelle, belle, durable, féconde aussi puisqu'elle contribua à faire de Caillois un pionnier, le découvreur de Borgès, le directeur de la fameuse collection « La Croix du Sud ». Ainsi put-il jouer un rôle capital dans les échanges littéraires internationaux.

L'homme de lettres voulait-il se protéger de lui-même ? Est-ce pour cela qu'il pourfendit ce qu'il aimait le plus ? Se méfiait-il de son goût pour les vacillations, les ivresses ? Vertige et rationalité ne cessèrent jamais, en effet, de s'affronter, de se mêler dans ses écrits, traduisant certainement des tensions pulsionnelles profondes, peut-être une tendance à la dissolution qu'il tenta de détourner en lui opposant l'image idéalisée du clerc, puis celle, apaisante, mais contraignante, du cristal, emblème de la Nature omnipotente.

Il nous semble que ce fut, au moins en partie, à cause de sa peur de la dissolution que sa vie fut marquée par une longue « scène de ménage » avec l'irrationnel, le lyrique, le poétique. Tenter le pari fou de définir une science de l'art, de la littérature, de l'imaginaire, c'était aussi essayer de maîtriser le pouvoir de ce « miel » inquiétant qui le fascinait. Les barrières sautèrent peu à peu : la libération eut lieu grâce à l'exil argentin et aux littératures latino-américaines.

Introduction

Il n'avait que peu d'estime, déclarait-il volontiers, pour le genre biographique, pour les confidences publiques : pourtant, avant d'écarter le « je » de ses essais, il avait cédé à ses sirènes dans cette expédition des Argonautes qu'est *La Nécessité d'esprit*, auto-analyse touffue rédigée entre 1933 et 1935.

En fait, dès *Cases d'un échiquier*, il dressait de lui, malgré lui, un autoportrait éclaté, et l'on peut constater que ce n'était pas le premier. Théâtralisant son effacement, il n'avait jamais cessé de se dire, par la négative. Tous ses écrits recèlent des indications d'ordre personnel ; en 1970 eut enfin lieu la levée d'écroû biographique, alors que sautaient les derniers barrages endiguant les assauts du *Fleuve Alphée*. Car Roger Caillois sembla tôt vouloir retourner à la source, comme poussé par quelque avidité suicidaire. Quelles blessures voulut-il ainsi panser, quel désir assouvir, quels maux calmer dans cette nuit qui pour lui, l'athée, ne pouvait être que définitive ? Était-ce son émiettement, ou cette prise de conscience douloureuse de l'absurdité et de la finitude des établissements humains qui le rongait, ou même le sentiment d'une dispersion fondamentale qui ne l'avait pas épargné ? Était-ce, plus trivialement, la déception de n'avoir pas eu le succès public, la reconnaissance qu'il aurait mérités (selon Jean d'Ormesson) ? Ou bien la nostalgie – qui sourd de presque chaque lettre adressée à Victoria Ocampo – de l'Amérique du Sud, cette terre sorcière dont il s'était, lui l'inaffectif, épris, et qui l'avait, pendant la guerre, régénéré ?

Malgré sa dispersion, ses partis pris, ses refoulements, l'œuvre de Roger Caillois, encore marginalisée, longtemps absente des universités, est plus sensible et anticonformiste que certains ont bien voulu le faire croire. Retracer dans sa complexité l'itinéraire de Roger Caillois, cette figure insolite et précieuse de la vie littéraire contemporaine, est pour nous manière de lui rendre justice.

Première Partie

Un varouilleux dans la parenthèse

(Les origines. Premières années sous les bombes et à Maisons-Alfort. La fin de la guerre à Vitry-le-Brûlé : le monde des choses et les secrets trésors. Retour à Reims : le vertige et l'entrée dans la parenthèse. Un étrange voisin : Roger (Gilbert-) Lecomte, frère simpliste. Bon élève et déjà journaliste. La mante religieuse et le sphinx tête-de-mort. Le Grand Jeu. Départ des Caillois pour Vitry-sur-Seine. Entrée à Louis-le-Grand. Les troubles psychasthéniques. Provocateur, diabolique mais studieux. Quelques amitiés. « Misère de la poésie ». L'enquête de Paris-Soir. Invitation d'André Breton. Le procès Réneville.)

Roger Caillois, le réfractaire du « Vent d'hiver », annonciateur de l'horreur des années de l'Ordre noir, le poète qui, dans une sorte d'automutilation vertigineuse, refusa longtemps, obstinément, obsessionnellement, pathétiquement, la part brûlante et magnifique du créateur « cracheur de feu » qui était en lui, naît à la veille de la première grande tourmente du xx^e siècle. Il vient au monde – celui d'une France massivement rurale, où prévaut encore un ordre ancien, des pratiques millénaires que n'a pas complètement bouleversées la révolution de 1789 – le 3 mars 1913, « à trois heures du matin, le troisième jour du troisième mois de l'année 1913¹ » à Reims. Le premier enfant de Gaston Caillois, âgé de vingt-sept ans, et d'Andrée Caillois, née Andrée Fernande Colmart, jeune femme de vingt-deux ans, ne goûte ni l'ail ni le jurançon dont dans les plus grandes familles, l'on frotte et oint les lèvres du nourrisson. Son père n'est en effet qu'un modeste employé de la Caisse d'épargne, clerc de notaire à ses heures, doué, on le verra, d'une ambition et de capacités remarquables, sa mère une fort jolie jeune femme, au regard mélancolique et doux, « suie mouillée de taches de fraîcheur² », alors sans profession. Les jeunes gens se sont rencontrés chez un dépositaire Singer, où Andrée a travaillé comme caissière. Gaston, en homme bien éduqué, a fait sa demande en mariage avant de courtiser Andrée. Ce qui a froissé celle-ci : on est moderne ou on ne l'est pas. Mais une fois accepté par les parents, qui ont bien dû déceler quelque mérite chez lui, pour l'agréer ainsi sans réticence, Gaston a su séduire Andrée. Leur ménage sera uni et paisible. Le couple appartient à la petite bourgeoisie rémoise : rien que de naturel pour Andrée³, fille d'un carrossier de la cité, qui

s'occupe de décoration intérieure et de tôlerie automobile. Parmi ses clients, M. Colmart compte de nombreux représentants, souvent allemands, des maisons de champagne. Mais pour Gaston, cette alliance constitue déjà un début d'ascension sociale, et donc une revanche sur une enfance douloureuse. Le jeune homme est en effet né le 19 avril 1886 à Reims, de père inconnu. Sa mère, Augustine Caillois, d'origine paysanne, s'est installée peu avant son accouchement dans la sous-préfecture de la Marne, comme couturière et lingère. Elle repasse et raccommode, fait des robes, à domicile, c'est-à-dire dans une simple chambre. Malgré les difficultés dans lesquelles elle s'est constamment débattue, elle a assuré à son fils un minimum d'éducation : Gaston a fréquenté les classes des Frères des écoles chrétiennes jusqu'à treize ou quatorze ans. Sa scolarité a été précocement interrompue par la nécessité de gagner sa vie : vers 1899-1900 il est entré comme grouillot chez Pelletreau-Villeneuve, étude notariale qui établira son contrat de mariage le 20 avril 1912. Ainsi a-t-il pu commencer à aider sa mère, Augustine, que fréquentera beaucoup Roger, dans ses primes années. Cette femme « au visage triste, fermé⁴ », sévère, porte sa « faute » comme une véritable croix. Raidie par la honte d'avoir donné naissance à un enfant naturel, un bâtard, comme on le dit à l'époque, elle se punit autant qu'on la punit. Avoir enfreint les interdits sexuels du temps et avoir procréé hors mariage, même à cause d'un viol comme elle l'affirmera à Roger⁵, c'est un peu se condamner à être considérée comme une fille perdue. Cette « infamie » l'a contrainte à quitter son village de Vitry-le-Brûlé (actuellement Vitry-en-Pertois) dans la Haute-Marne et à devenir une citadine, pour échapper à la malignité des siens. Elle ne regagnera la maison ancestrale qu'en 1914, y restera quatre ans, renouant avec sa famille et ses habitudes rurales. Peut-on faire un lien entre ce drame familial et la répulsion que, toute sa vie, Roger Caillois manifestera à l'égard de la procréation, des aspects femelles de la nature ? L'enfant a-t-il été traumatisé par le non-dit familial sur l'évident mal-être de son aïeule ? Car il ne fait pas de doute que cette femme souffrit beaucoup. Ce qu'elle endura, face aux préjugés implacables du rude milieu champenois où elle grandit ou de la société bourgeoise de Reims où elle vécut jusqu'au début de la guerre, on peut l'imaginer : un immense tourment, un vif sentiment de culpabilité – gravé en elle comme au fer rouge –, les effets d'une forme d'exclusion sociale. Gaston et Andrée Caillois s'efforceront longtemps de cacher soigneusement à leurs enfants cette « tare ». Du grand-père paternel, de son absence, on ne parlera pas. C'est par Augustine, femme blessée, torturée et rigide, que la filiation de Roger et Roland au clan « Caillois » se fait. Ce patronyme rare les rattache mythiquement et trompeusement

au totem du « caillou », puisque le nom viendrait d'un terme désignant le lait caillé, en langue d'oïl⁶.

Roger Caillois, lui-même, n'évoquera jamais dans ses écrits le drame qui frappa sa grand-mère. Tout juste confiera-t-il dans un entretien, sans plus de précisions, que, bien qu'à Vitry-le-Brûlé, on fit confiance à sa grand-mère, sa « réputation n'était pas extraordinaire⁷ ».

La naissance de son premier petit-fils confère à Augustine, fille-mère qui ne s'est jamais mariée, une sorte de nouvelle, quoique relative, respectabilité. L'enfant a tout juste atteint sa première année quand le conflit éclate. Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France ; au cours de ce même mois, Charleroi et Namur, en Belgique, sont envahies. « L'avance de l'ennemi fut, comme on le disait alors, foudroyante. » Gaston Caillois est mobilisé. Il est envoyé d'abord en Artois, comme simple soldat, et devient brancardier. Reims, haut-lieu de l'histoire de France est pillée, saccagée, en partie détruite. Nombre de ses habitants ont été évacués, dès août 1914. C'est le cas de Georges Bataille, nouveau converti, alors âgé de dix-sept ans, et de sa mère. Andrée et Roger Caillois, alors des inconnus pour Bataille et les siens, partent plus tard, après l'occupation de Reims. Des soldats allemands auraient bercé Roger Caillois, bébé très agité. « Je criais pendant des heures. » Il est hautement improbable que ses premiers souvenirs aient concerné, comme il en assura Jean José Marchand, l'évacuation et les bombardements de Reims. Il avait alors à peine plus d'un an quand le déluge d'obus, de feu, les hurlements de terreur, de douleur, d'horreur, accablèrent la ville. Pour fuir cet enfer, Andrée se replie d'abord dans la Sarthe, au Mans. Le petit garçon, qui a commencé à parler à deux ans, fait de plus en plus preuve de caractère : il est insupportable, accumule les bêtises. Chez les épiciers qui l'hébergent, il y a le téléphone. Déjà curieux, sans doute, l'enfant s'amuse à le décrocher tout le temps. « Ça coûtait cinq centimes chaque fois à l'épicière qui n'était pas contente. » Il mélange le contenu des différents sacs de graines, les haricots et les lentilles par exemple. Plus grave : il aurait chapardé des morceaux de fromage. « Cela m'étonne, parce que j'ai un dégoût absolu du fromage depuis toujours », remarquera-t-il plus tard. Répulsion provoquée par les réprimandes devant cet appétit immodéré ou mystérieux écœurement archaïque ?

Gaston Caillois, envoyé au front à Verdun – il en reviendra gradé – rentre régulièrement pour de courtes permissions. Une photo le montre en uniforme, moustache fournie et incisive, traits réguliers, regard assuré, main gauche enserrant fermement son ceinturon, camp derrière sa femme, juvénile et rêveuse, et Roger, chevelure bou-

clée et costume sage de petit Lord Fontleroy, mais l'œil déjà vif et malicieux. Début 1918, la famille est sur le point de s'agrandir. Madame Caillois attend son second enfant, Roland, qui verra le jour peu de temps avant l'Armistice, le 4 novembre 1918. Pour se reposer, elle s'installe dans la banlieue parisienne, à Maisons-Alfort, où sa mère, depuis la mort de son mari, à Reims, d'une crise cardiaque, s'est réfugiée auprès de son fils, Robert Colmart. Le petit garçon est alors confié à Augustine, que l'occupation de Reims a ramenée dans son village natal : Roger va vivre auprès d'elle dans un hameau, en pleine campagne, non loin de Vitry-le-François⁸. La nature est son « premier savoir », serein, apaisant. « A vrai dire, je connaissais du monde seulement ce que j'en voyais, entendais, respirais ou flairais. J'ai grandi hors des rues, sans compagnons de jeux, sans livres, même d'images, sans écrans de cinéma ni, il va de soi, de télévision ; dans la seule familiarité des herbes folles, des épis et des arbres, des bêtes, des odeurs naturelles ; certes, avec des hommes logés ou peu s'en faut à la même enseigne que moi et vivant dans les mêmes conditions⁹. » Il chérit Augustine « parce qu'elle pr(end) contre (s)es parents avec une énergie presque sauvage la part de (s)es plus déraisonnables caprices ou les satisf(ait) en cachette¹⁰ ». Ainsi l'aurait-elle laissé pénétrer seul, la nuit, dans un bois de « noirs peupliers » si inquiétant qu'il le croit hanté par le diable, héros d'une chanson qu'elle lui fredonne souvent, à sa demande. Dans *Les Écus d'or*, il est question, en termes fleuris, d'un pacte avec le démon. « Je le suivis sans résistance Par son œil rouge ensorcelé Il m'aurait montré la potence Que je n'aurais pas reculé : Il marchait plus vite qu'un lièvre Et n'avait pas l'air de courir (...). » Le fantastique est d'autant plus fort que le bambin ne comprend pas tous les termes de la romance. Son imagination stimulée, il s'essaie plus tard à quelque analogie urbaine. L'homme de six pieds qu'il se délecte à se représenter comme un monstre à six jambes, il l'identifie « plus ou moins à la silhouette terrifiante et animale des rouleaux compresseurs (...) vus le soir à travers le brouillard et dont les lanternes allumées (lui semblent) des yeux assortis. » Emotions à jamais liées à l'idée même de peuplier. La guerre finie, il regagnera Reims et reviendra de temps en temps passer ses vacances avec sa grand-mère, à Vitry-le-Brûlé. Dans *Le Fleuve Alphée*, sa magnifique autobiographie fantasmée, c'est d'une « enfance tranquille et ignorante » dont il parle. De moments heureux, pleins, vrais. Non pas idylliques, ni paradisiaques, mais authentiques, inoubliables. La vie à la ferme, en ce début de siècle, est à la fois rugueuse et pleine de séductions, d'insolite, d'étrange : au premier étage de la maison d'Augustine, sous le grenier, il y a une chambre qui le fascine et lui répugne à la fois. C'est celle où gît comme une bête, « dans une odeur

pestilentielle », une puanteur épouvantable, une grand-tante paralysée. Chaque année, le garçonnet doit entrer dans cette pièce sordide et présenter ses vœux à la vieille dame. « J'appréhendais plusieurs jours à l'avance le moment où je devais l'embrasser. » Mais s'il ne voit que rarement cette parente, il la sait constamment là, souffrante et recluse. La maladie et la mort, à cette époque, ne sont pas encore honteuses. Dans certaines campagnes, comme en Bretagne, il est fait obligation aux enfants d'embrasser les défunts. Ou d'assister aux fêtes, et autres rituels ancestraux, dont les pratiques de désenvoûtement. Ainsi, le petit Champenois est-il un jour convié à l'exorcisme de sa grand-tante, sans doute frappée d'une crise d'épilepsie. L'archiprêtre s'est spécialement déplacé pour expulser le démon du corps de la « possédée ». Il semble qu'il ait prononcé le classique « *Vade retro, Satana* » sur cette paysanne presque chauve, « la tête prise dans un bonnet sale, retenu sur la tête par un cordonnet noué sous le menton » devant le futur « luciférien ». Autres familiers, trois tantes d'Augustine, « des personnages presque fabuleux dans la famille », on ne sait pourquoi, et la figure mythique d'un ancêtre, Joseph Lécrivain, né en 1786, inscrite dans la mémoire collective du village. Selon les descriptions pleines de respect que les paysans lui en firent, son aïeul pratiquait dévotement les macérations du Carême : quand en venait le temps, « il se retirait dans une cabane au fond du jardin et s'y nourrissait exclusivement de pain et d'eau », menant une vie en tout cas « extrêmement frugale ». Le rappel de l'ascétisme et de l'autorité de cette sorte de patriarche, qui ne permettait à personne de parler à table, en sa présence, hormis pour répondre à ses questions, impressionnait l'enfant. « J'étais ému et effrayé d'une telle sévérité. Je me réjouissais, sans oser le dire, qu'il fût mort. » Le petit Rémois déluré eut sans doute subi la fêrule de Lécrivain, s'il avait été son contemporain. L'enfant continue en effet à être insupportable : il n'hésite pas à jouer avec les militaires alliés, en cantonnement dans le hameau. Des Américains le juchent sur des caissons ou allument pour lui des feux, avec de la poudre. D'autres le font monter sur les chevaux de trait qui tirent canons, cuisines roulantes et tout leur attirail. Certains, profitant de ce que « c'est la guerre », pêchent à la grenade dans la Saulx voisine. « Des poissons remontaient aussitôt à la surface, le ventre en l'air, blanc comme je n'imaginai pas qu'il pouvait l'être. Ils les ramassaient à l'épuisette et demandaient à ma grand-mère de les faire frire. » La violence, même détournée, de la guerre, est aussi une fête. L'enfant n'a rien d'un taciturne. Débordant de vitalité, il est même turbulent, terrible. Il vide son assiette de soupe paysanne – la panade, faite de pain trempé dans du lait – dans le tiroir de la table familiale¹¹, s'enchantant des jeux interdits des yankees, quitte à affronter de

franches réprimandes qui, par exemple, lui feront prendre en horreur les allumettes. En vrai petit gredin, il ouvre les clapiers et lâche les lapins dans le potager, taquine les deux vaches et le cheval de la ferme, laisse se déverser l'eau si difficilement amenée à l'abreuvoir, ou pire, se fait passer pour mort, perdu ou noyé, en se cachant dans le four communal ou à Saint-Thibaut, là où la rivière devient dangereuse. « Je pense que ma grand-mère faisait semblant d'y croire, mais tout de même, elle avait une petite angoisse. » Déjà, apparaît le goût du jeu macabre et le plaisir ludique, un rien pervers, de jongler avec le mensonge. Indocile, jeune chien fou, il court les chemins, guetteur des joies indicibles des sentiers, des bois et des champs. Son initiatrice à ce monde merveilleux n'est autre que sa grand-mère Augustine qui l'emmène glaner et ramasser des fruits. Elle lui apprend à identifier les herbes folles, les fleurs de son modeste potager, lui enseigne les plantes et leurs noms, graminées, « trèfle, luzerne et sainfoin », les arbres, les papillons, les étoiles et leurs dessins. Dans d'admirables pages du *Fleuve Alphée*, Roger Caillois, revisitant son enfance, décrit ses émois de jeune entomologiste, observant les insectes des mares, dont il ignore longtemps les noms. Importait d'abord au naturaliste néophyte de contempler et peut-être de percer les mystères de ces animaux étonnants, inquiétants, saisissants. Les gyrins et leur poudroiement d'étincelles l'émerveillent, les larves féroces, à crocs, du dytique et de la libellule qui « éventre(nt) pour s'en repaître salamandres et jeunes grenouilles » l'intriguent et le dégoûtent. « J'osais à peine prendre entre mes doigts ces deux monstres blêmes et mous. » Spectacle, aussi, de la beauté, de l'insolite, de l'énigmatique, parfois mêlés, tel celui de « la nêpe cendrée, plate, géométrique, qui se traîne lentement au fond de l'eau sans nager jamais ». Autre révélation – objet de ravissement et d'interrogation –, la chauve-souris et son « vol heurté », le surprenant macroglosse qui butine immobile, « de sorte qu'il paraît suspendu dans l'air par sa trompe effilée plus que par ses ailes vibrantes », les épinoches, poissons à épines dorsales osseuses qu'il pêche avec une baguette, un fil et une épingle dans le ruisseau qui coule près de la forge.

Entomologiste en herbe, le garçonnet n'est pas attiré par les pierres. Il est vrai que les minéraux n'abondent guère en cette pauvre contrée de la Champagne crayeuse, de cette plaine sédimentaire du crétacé supérieur. Mais même les pierres de foudre ou rognons de marcassite, dont « l'intérieur rayonné, métallique, brillant » aurait pu lui sembler la cristallisation des éclairs, lui sont indifférents. Il dédaigne ceux qu'on lui offre. Par contre, les odeurs comptent beaucoup. Qu'elles lui soient désagréables – « celle du lait tiède au sortir du pis », celles de la panade et du fromage frais s'égouttant – ou qu'elles le séduisent, lui

« ouvr[ent] les narines ». Nobles effluves des feuilles de peupliers mouillées, de la poudre de bois frais s'élevant dans la scierie du village ou de la corne roussie des sabots. Délices impures, voire interdites, « des odeurs fortes, scabreuses », renversantes, des « exhalaisons des chevaux en sueur » ou de la fosse à purin. « On me reprochait de les humer avec complaisance ¹². » Toutes contribuent à l'éveil de ses sens et à la définition de ses plaisirs.

Le bambin, puis le petit citadin, dont on a remarqué les dons d'observation, est sans doute frappé par le contraste entre la société rurale de Vitry-le-Brûlé et celle de Reims. Le voici ethnographe involontaire. Il note les personnes qui sont importantes dans le village : le forgeron, l'instituteur, un certain Lefèvre, qui, très dur avec le petit-fils d'Augustine, le met au piquet sans en avoir le droit puisque l'enfant n'est pas son élève – « je prenais ça très mal » – et de riches propriétaires, comme les Maurois qui, eux, ont une vraie ferme, avec des « instruments aratoires », le dernier cri de l'agriculture que doivent envier les paysans plus modestes. Il y a également « Marguerite à la bique », qui vit seule avec sa chèvre et passe pour une « femme de mauvaise vie », expression dont il n'arrive pas à saisir le sens. Ce n'est certes pas Augustine qui le lui expliquera...

Vitry-le-Brûlé possède une église, mais n'a pas de curé attitré. Un prêtre, cependant, vient dire la messe tous les dimanches. Chaque famille pratiquante offre, à tour de rôle, le pain béni, orné d'une croix, spécialement commandé chez le boulanger. La coutume veut que ce soit une petite fille et un petit garçon qui, après avoir fait la quête, le portent à l'officiant. Par cet acte, les enfants, généralement de champs attenants, sont officiellement « fiancés ». C'est un moyen pour ces sociétés pauvres et apparemment plutôt endogames, d'éviter la trop grande dispersion des terres. Mais vers 1918, cette tradition s'est vidée de son sens profond, les promis ne le sont plus que « pour de rire ». Ainsi, Roger Caillois est-il « fiancé », vers l'âge de trois ou quatre ans, à une petite Germaine dont les deux plus grands attraits sont d'avoir une grande-mère paralysée qui a fait le voyage à Lourdes – le bout du monde! – et de posséder une cuisinière miniature en zinc, l'un des rares jouets que l'enfant, à cet âge, ait vus. Les siens, il les façonne lui-même, avec ingéniosité : « arcs faits d'une ficelle et d'un rameau de coudrier », cerfs-volants dont il livre les complexes secrets de fabrication dans *Le Fleuve Alphée*, lignes pour pêcher. Seule exception : un mousqueton de métal, sorte de fermeture à ressort servant à fixer, grâce à un œil ovale, les colliers des chiens à leurs chaînes, qu'Augustine, devant son insistance, finit par lui offrir.

Si l'objet l'éblouit par son mécanisme subtil, il le surprend par la grande ressemblance que son « vide ovale, un peu aplati sur le côté »,

entretient avec l'os de la hanche des lapins et lui permet d'effectuer, pour la première fois, une de ces analogies dont il sera si friand. « Inexplicable cuillère trouée », le mousqueton, insolite, presque magique, fera partie de ses « secrets trésors ¹³ » élus non pour leur prix mais pour leur étrangeté. Il y verra plus tard un « objet sorcier », choisi sous la dictée de l'imaginaire.

Autre fétiche : l'étiquette verte et jaune, représentant en fait le drapeau du Brésil, des paquets de café, si belle qu'il la découpe. Les gros sacs de café « Le planteur de Caïffa » que, chaque semaine, un épicier apporte en carriole, sont aussi ornés de la Croix du Sud, mais tous ignorent ce qu'elle symbolise. Entre eux, les villageois pratiquent une économie de prêt et une forme de solidarité. Quand le sucre, la farine ou l'huile, par exemple, manquent chez l'un ou l'autre, on va en emprunter quelques morceaux ou quelques cuillerées chez la voisine. Le tout sera rendu scrupuleusement, sans tricherie. De même, après la moisson, Augustine et son petit-fils vont ramasser les épis oubliés dans les champs d'autrui et les battent avec un fléau. « Une fois les grains de blé séparés, on les portait chez le boulanger qui les pesait. » A la quantité de farine fournie, correspond un certain nombre de pains, en général deux ou trois, que le boulanger s'engage à donner durant l'année.

Monde simple, fruste, dur parfois, envers Marguerite à la bique, sorte de bouc émissaire, que celui de cette communauté rurale de la Haute-Marne où « le diable existe beaucoup plus » que Dieu ¹⁴. Mais qui n'ignore ni l'entraide ni l'honnêteté : quand un paysan va « à la ville », c'est-à-dire à Vitry-le-François, il emmène volontiers un voisin. Roger Caillois bénéficiera à maintes reprises de ces voyages en carriole, à charge de rendre de menus services à tel ou tel villageois. Une fois, l'un d'eux lui remet une pièce de cinq francs en argent pour acquitter à sa place une dette, sans doute. Le garçon alors de s'étonner : « Mais si je la dépense, et si je la prends, si je la vole, qu'est-ce que tu feras ? » Et le cultivateur de lui répondre, tranquillement : « Tu ne la voleras pas, tu es le petit-fils d'Augustine. » Ce qui n'empêche pas la communauté de connaître des « querelles paysannes dignes de Balzac », souvenirs de vieilles rivalités ou manifestations d'aigreur familiale. Telle l'histoire de la tante Lucie, qui aurait préféré détruire sa machine à coudre à la hache plutôt que la donner à sa bru, une fille d'un village proche, autant dire une « étrangère ».

Dans cette société encore traditionnelle très isolée par la guerre, les ouvertures sur l'extérieur sont rares et précieuses : visites de parents ou de l'épicier, déplacements, lectures collectives du *Pèlerin*, auquel le prêtre est abonné et qu'il prête à ses ouailles de Vitry-le-Brûlé. Cette publication catholique, avec son supplément dont la couverture en

couleurs est illustrée « dans un coin » d'une Vierge à l'Enfant, montre, par ses gravures grises, la diversité de la planète à l'enfant. « Mais c'était un monde sans doute fictif, issu de l'imprimé et auquel je ne croyais qu'à demi¹⁵. »

La guerre finie, Reims, qui a essuyé huit cent cinquante-sept jours de bombardements, est exsangue. Roger rejoint à Maisons-Alfort sa mère et son petit frère, Roland, né à Paris. L'oncle maternel des enfants, Robert, se plaît à fabriquer des périssoires, embarcations longues et étroites, se manœuvrant à la pagaie ou à l'aviron, qui, comme leur nom l'indique (périssoire vient de « périr »), chavirent facilement. Robert Colmart est aussi un inventeur : il excelle tant dans la mise au point de postes à galène qu'il sera bientôt engagé par une entreprise parisienne spécialisée dans le secteur radiophonique. A Maisons-Alfort, les enfants sont attirés par deux choses : les canots de l'oncle Robert et les noyés dont on repêche les corps près du barrage du pont de Charenton¹⁶. Roger est aussi fasciné par les lettres de l'alphabet. Il voudrait lire. « Je disposais de cubes sur les faces desquels de grandes lettres de couleur étaient figurées sur du papier glacé. J'essayais de composer des mots, de reconstituer ceux que je n'avais pu déchiffrer dans mon abécédaire. J'étais au seuil de l'Eden. » Le système scolaire français est à cette époque bouleversé par les effets du conflit : les écoles ont souvent été transformées en hôpitaux et les maîtres sont morts ou encore sous les drapeaux. Le garçonnet est alors inscrit dans un cours privé, tenu par un prêtre défroqué. Là, dans une salle exigüe, au rez-de-chaussée, sont rassemblés, en une classe unique, sept ou huit garçons d'âge et de niveau différents. Roger est le plus jeune. L'enseignant le néglige. Il préfère faire apprendre aux plus grands les classiques de la communale, la liste des départements et les dates marquantes de l'histoire de France. Le gamin ne connaît toujours pas ses lettres, mais se pénètre « par ricochet » de ces diverses litanies ainsi que de certaines fables de La Fontaine. « Je devins une sorte d'analphabète instruit, contraint de meubler noms propres et événements. » A sept ans, l'enfant terrible que l'on calme en lui lançant un verre d'eau au visage, après avoir pris la précaution de lui nouer une serviette autour du cou, ne sait toujours pas lire. Lui qui n'aime pas la musique se console en allant pianoter chez des voisins, les Martin, ou en accompagnant une certaine M^{me} Moreau aux courses. Pendant que la joueuse scrute les chevaux, Roger ramasse profusion de tickets de diverses couleurs : sur chacun d'eux, une tête d'équidé est dessinée.

Autre jeu mais qui tourne mal : un jour, il chipe une petite cocinelle en céramique que les coquettes du moment se plaisent à coudre sur leur manteau et s'enfonce l'objet dans une oreille. Résultat :

l'enfant terrible est conduit d'urgence à l'ex-hôpital psychiatrique de Charenton, devenu hôpital général, où l'on extraira l'amulette impotente grâce à un petit jet d'eau. Il en sera quitte pour une belle frayeur, réitérée lors d'une vaccination. « La terreur du vaccin, de la piqûre et, surtout, des hommes en blouse blanche m'a marqué très profondément ¹⁷. » Un hospice pour mutilés de guerre et une désinfection de sa classe, effectuée « avec des instruments étranges », « la maison des fous de Charenton », haut-lieu sadien, qu'il aperçoit lors des promenades dominicales et où on le menace, en cas d'inconduite, de l'enfermer ¹⁸, l'impressionneront durablement. Nouvelle intrusion de l'épouvante, forme éminente du fantastique selon lui, dans sa jeune existence.

Mais Reims en partie déblayée, relevée, Gaston et Andrée Caillois n'ont plus qu'un désir en tête, regagner leur ville, retrouver une existence normale, construire, enfin, leur foyer jusque-là malmené par les circonstances. C'est bientôt chose faite. Roger, s'il n'a connu les horreurs de la guerre que très jeune, et n'en a donc pas le souvenir, s'il a grandi comme un sauvageon éduqué par le « monde des choses », n'en est pas moins un enfant du premier conflit mondial. A l'âge de raison, il découvre sa ville natale blessée, marquée de stigmates insensés. Ses parents louent un petit appartement près de la gare, un ancien objectif militaire. Le quartier, en ruines, sera le terrain de jeux du garçon, en dépit des réticences de ses proches qui craignent un accident, chute ou manipulation d'un obus non désamorcé, ou de mauvaises rencontres dans ces lieux isolés et dangereux. Pour l'enfant, c'est au contraire une occasion « magnifique ». Jouer dans les décombres de brique ou de pierre, explorer les caves, les éboulements envahis par les graminées herbeuses et les vénéneuses inclinaisons des sureaux, quoi de plus excitant, Vitry-le-Brûlé mis à part ? Cette quotidienne familiarité avec les traces de la Grande Guerre lui donnera le goût des architectures cachées, dévorées par la végétation ou se fondant dans le milieu naturel. Malheureusement, la mort sera au rendez-vous de l'une de ces échappées aventureuses : l'un des camarades de Roger, tombé dans une fosse « excrémentielle », mourra noyé, sous ses yeux, avant l'arrivée des secours. L'enfant interrompra ses expéditions dans les ruines pendant quinze jours. Autre folie qui aurait pu mal tourner : sur un terrain d'aviation désaffecté, il se met en tête d'escalader un pylône rouillé. A mi-hauteur, il est atteint, pour la première fois, de vertige, « affreuse montée du vide qui se rapproche de vous sans qu'on y puisse rien et qui vous commande d'aller à sa rencontre ». L'enfant se contraint à finir son ascension, puis redescend prudemment. « Je gardai de la mésaventure un mélange d'angoisse et de triomphe. » De cette « volupté ambiguë », étudiée sous toutes ses

formes, il fera, âgé, l'éloge, la considérant comme une expérience capitale pour l'être humain. « Il manque quelque chose à l'homme qui ne s'est jamais senti éperdu ¹⁹. » Le « varouilleux » est bientôt happé par un autre univers vertigineux : celui des livres. En effet, ses parents l'ont inscrit comme externe surveillé au lycée de Reims, en neuvième. Il apprend alors très vite à lire. C'est l'entrée dans le monde de la parenthèse, de la « culture imprimée », l'immersion dans « les eaux mêlées et nombreuses du savoir » institutionnel. Cette rupture avec le monde originel lui permet pourtant de poursuivre son investigation de l'univers. Avec impatience, gloutonnerie, le petit Rémois entreprend de dévorer tous les ouvrages qu'il peut trouver dans les bibliothèques du lycée et de la ville, ou chez lui. Chez sa grand-mère, à la campagne, il se plonge dans le catéchisme et l'almanach Hachette, la bible des petits paysans qui y apprennent à reconnaître les étoiles, à faire des cocottes en papier, à distinguer les divers types de nuages, à savoir quand semer. Il lit vite : chaque semaine, il guette fébrilement la date de l'échange au collège. Il engloutit la collection de la Bibliothèque verte, avec une nette prédilection pour les ouvrages effrayants. Il n'y a pas si longtemps, sa grand-mère paternelle lui contait des histoires étranges ou diaboliques. Maintenant, il se délecte de *La Guerre des camisards* dont il parlera plus tard à Jean Paulhan ²⁰, où sont minutieusement décrits les divers supplices infligés aux huguenots : les dragons du roi de France y attachent les femmes à des poteaux, leur coupent les paupières pour les obliger à regarder les tortures qu'ils font subir à leur progéniture. « C'était très beau, il y avait une prophétesse, (...) ça m'a beaucoup plu, malgré les frissons d'horreur. » Ou peut-être est-ce à cause d'eux qu'il est conquis : on sait combien les enfants, même les plus équilibrés, aiment avoir peur. Autre motif d'enthousiasme juvénile, *L'Invasion jaune*, livre écrit par un militaire, qui relatait le déferlement de l'armée japonaise, dont les effectifs avaient augmenté grâce au recrutement forcé de Chinois, sur l'Europe. « Pour traverser un large fleuve, le commandant en chef ordonnait à des régiments d'entrer dans le courant et de s'y noyer jusqu'au moment où la cavalerie pourrait le franchir sur un pont de cadavres. » Déjà, chez le jeune Caillois, apparaît un net attrait pour ce que l'on pourrait qualifier de fantastique, pour le merveilleux, doublé d'une fascination de la mort. Même chez Jules Verne, dont il lit toute l'œuvre, il s'attarde plus volontiers sur l'étrange que sur l'anticipation scientifique. L'étonnante aventure de la mission Barsac dans le désert, qui commence par le cambriolage d'une banque par une dizaine d'hommes barbus absolument semblables, le captive, tout comme *Le Château des Carpathes*. Chez Alexandre Dumas, il est séduit par le personnage d'Athos, secret et silencieux, dans *Les Trois Mousque-*

taires, dont il fera le héros de ses jeux. Mais la révélation, ce sont *Les Indes noires*, de Jules Verne, qui la lui apportent. D'abord bouleversé par la menace de la mèche allumée qui pourrait mettre le feu aux tonneaux de poudre et faire exploser la mine, il est ensuite ému par la première sortie de la jeune fille hors de l'ancre, par sa découverte de la lumière. Le fait qu'il se plaise à relire l'épisode, négligeant les autres péripéties du récit, n'est-il pas le signe que le démon de la littérature s'est emparé de lui ?

Andrée et Gaston Caillois constatent ce nouvel engouement avec beaucoup de contentement. Madame Caillois, qui avait arrêté de travailler au moment de son mariage, s'est installée comme modiste chez elle, dans leur nouvelle maison de la rue Hincmar, achetée avec des prêts de guerre. Ses fils grandiront dans cette atmosphère de cousettes et de travaux à l'aiguille. L'œuvre de Roger Caillois est peuplée, d'ailleurs, de mannequins de bois, de têtes, de ciseaux. Son père, lui, vient de regagner la Caisse d'épargne. Il va y faire une brillante carrière, gravissant les échelons assez rapidement. Ce catholique pratiquant, bel homme et esprit curieux, se passionne pour le théâtre. Il est le débonnaire trésorier d'une troupe d'amateurs, « Le groupe artistique et littéraire de Reims », qui fait venir régulièrement des comédiens professionnels en Champagne. Bon acteur, il se montre assez strict envers ses enfants, même s'il n'hésite pas à les laisser parfois se produire sur scène. Roger a ainsi figuré, à l'âge de huit ans, « un page portant un Stradivarius sur un coussin de velours » dans *Le Luthier de Crémone*, pièce montée par son père. Madame Caillois aura droit à quelques emplois furtifs de soubrette. « Plus large d'idées » que son époux, selon Roland Caillois, Andrée mène son petit monde avec tendresse et souplesse. Roger lui est très attaché : peut-être est-ce pour qu'elle s'occupe encore plus de lui que, quand il est malade, il délire avec application et feint d'être à l'article de la mort. Malheureusement pour lui, à trop user de ce stratagème, il désamorcera l'inquiétude de sa mère qui finira par ne plus prêter attention à ces malaises répétés. Son fils aîné a le goût du drame : elle s'en fait une raison, comme de ses autres bizarreries. Cette excellente cuisinière, dont la spécialité est le pâté de viandes, supporte ainsi avec indulgence les dégoûts culinaires que Roger manifeste très tôt. Il déteste l'ail et l'oignon, rejette tous les condiments, refuse généralement les hors-d'œuvre qu'on lui propose, et surtout, la salade et le fromage qu'il exècre. Presque athée, contrairement à son mari, Madame Caillois respecte toutefois les convenances : ses deux fils seront baptisés et feront leurs communions. En outre, ces cérémonies et les fêtes de Noël et de Pâques sont prétexte à des retrouvailles familiales avec sa sœur Gisèle, épouse d'un agent du ministère des Finances à Paris, et son

frère Robert. Du côté paternel, il n'y a guère qu'Augustine. Au début des années vingt, les Caillois l'ont fait venir de la campagne : elle sera mieux auprès d'eux et pourra aussi s'occuper des garçons. Cette femme très digne mais simple – elle n'a jamais vu la mer – que Roger Caillois aime beaucoup, sait lire. Avec « l'écriture admirable du temps », elle note sur un petit carnet des chansons du Second Empire. Gaston l'a emmenée une fois au théâtre écouter le *Faust* de Gounod. Depuis, elle croit que Méphistophélès est de toutes les pièces qui se donnent à Reims.

A l'automne 1923, Roger Caillois entre en sixième, au lycée de garçons de Reims, où l'ont précédé Georges Bataille et Paul Fort, notamment. Il bénéficie d'une bourse. Nombre d'enseignants brillants sont comme en transit dans l'établissement, avant d'être nommés à Paris. Les petits Rémois ont donc le privilège de rencontrer quelques personnalités, parfois contestables : René Maublanc, philosophe disciple d'Auguste Comte, qui a animé, en 1922 et 1923, avant de repartir à Paris, la revue *Le Pampro* qui publie notamment Roger (Gilbert-) Lecomte et Roger Vailland, Marcel Déat (alias « tonton Marcel »), professeur de philosophie de Lecomte de 1924 à 1925, Georges Bidault qui restera à Reims de 1926 à 1931. A la fin de cette année, le 21 juillet 1924 très exactement, le chef d'établissement note sur le bulletin scolaire de Roger Caillois : « excellent élève, enfant d'avenir ²¹. » C'est en calcul, thème latin et dessin qu'il est le plus brillant, et en récitation qu'il obtient son plus mauvais résultat. Il est à la 23^e place et essuie un 8,5. Le professeur de français, un certain M. Oguse, remarque : « Elève très doué; esprit vif, peut-être un peu brouillon. Les résultats pourraient être meilleurs pour le français. » A la fin de sa cinquième A2, le professeur de français-latin, M. Pierrard, observe : « Bon élève, vif et intelligent. Résultats et progrès satisfaisants » (moyenne des notes de français : 14,7). Les enseignants mettent presque tous l'accent sur l'esprit éveillé du garçon. Le professeur de mathématiques, après avoir souligné l'« intelligence vive » de l'enfant, ajoute qu'il est « souvent étourdi ». Il est vrai que, de 19,5 au deuxième trimestre, Roger Caillois a rétrogradé à la quatrième place, avec un modeste 13. Il se situe néanmoins toujours parmi les meilleurs élèves, manifeste un net goût pour l'« histoire naturelle » mais demeure très juste en récitation (moyenne 11, treizième place).

Au cours des vacances scolaires de 1925, passées avec sa grand-mère maternelle, son petit frère Roland, âgé de sept ans, et l'une de leurs cousines, à Langrune, dans le Calvados, il subtilise un télégramme annonçant l'arrivée de sa mère. Ainsi peut-il accueillir seul à la gare celle qu'il aime tant. Roger, comme beaucoup d'enfants, ne dédaigne point les jeux morbides. Il s'amuse à effrayer son frère en

faisant le mort, le plus longtemps possible malgré les prières de Roland, qui ajoute avec humour : « Ce qui me conforte dans ce souvenir, c'est que converti à ce mini-sadisme, je faisais de même pour terroriser ma cousine au point qu'elle se mettait à hurler (mais je résistai moins longtemps que Roger)²² ! » A cette époque, son bourreau ne s'intéresse qu'aux plantes curieuses, aux insectes insolites. Il va pêcher les salamandres dans les mares étoilées, cherche les licornes, collectionne déjà les insectes et néglige complètement les animaux domestiques. Et rêve des héros de ses romans favoris. En 1925-1926, il passe en quatrième A1, puisqu'il commence à faire du grec. Il a le chagrin de perdre Augustine, « sa » grand-mère, qui lui ouvrit tant de portes mystérieuses : l'autre, une fort brave dame, semble avoir beaucoup moins compté pour lui. M. Pierrard le gratifie d'un chaleureux : « Très bon élève, intelligent et vif. Réussit très bien en composition française. » Le petit Roger Caillois a fini son année avec un 16, qui lui a valu une deuxième place. Conclusion de cette nouvelle année studieuse, le proviseur remarque : « Toujours très sympathique et excellent élève. » Le jeune Caillois, qui une année a refusé, par sauvagerie et attachement à sa mère, de rester dans la « colonie de vacances » où ses parents l'avaient envoyé, passe désormais ses grandes vacances sur la côte atlantique, aux Sables-d'Olonne, à Royan. Pour ses autres moments de villégiature, le jeune Caillois est envoyé à Vitry-le-Brûlé ou chez son oncle maternel, à Maisons-Alfort. Il en profite pour dévorer les livres de la bibliothèque municipale. Il prétendra toute sa vie que la bible familiale, *Le Larousse illustré* dans lequel il se plonge régulièrement avec délectation, lui a été offerte par son père. Il pousse aussi son petit frère à réclamer les livres que lui, Roger, convoite. « Je me souviens de l'étonnement de mon père à qui, diaboliquement conseillé, je demandai *Les Curiosités esthétiques* de Baudelaire (j'avais onze ans!) », rapporte Roland Caillois. Au milieu des années vingt, la famille s'est donc installée au 75, rue Hincmar (nom d'un évêque du Moyen Âge), dans une maison typiquement rémoise, de deux étages. Pour Andrée, c'est le bonheur : elle a de la place pour exercer son art. Elle reçoit ses clientes dans son salon-réception du rez-de-chaussée. Les essayages et la confection se font dans une chambre, à l'étage. M^{me} Caillois aura jusqu'à trois ouvrières. Ce changement de domicile est capital pour Roger Caillois. En effet, au 32 rue Hincmar vivent les Lecomte, dont le fils unique, Roger (qui complétera son patronyme de son deuxième prénom, Gilbert, en 1928), de six ans son aîné, sera l'un des fondateurs du Grand Jeu. Les parents des deux jeunes gens ont vite lié connaissance, leurs maisons se faisant face. M. Lecomte est cadre dans une maison de champagne : il mise beaucoup sur son fils, doué en tout. Roger

n'hésite pas à aller voir celui qu'il considère alors comme son « grand frère ²³ » quand il rencontre une difficulté particulière en mathématiques ou en rédaction. De plus, ce personnage curieux possède une vieille caisse pleine de jouets. Pour l'instant, Roger Caillois ignore pratiquement tout de l'itinéraire de son voisin.

Né le 18 mai 1907 à Reims, dans une « bonne famille », Lecomte a entamé sa scolarité secondaire à l'automne 1918, au lycée de Besançon. A la rentrée de 1920, il est au lycée de garçons de Reims, en classe de quatrième; il y fait la connaissance de Robert Meyrat et de Roger Vailland et, en 1921, crée avec eux la revue *Apollo*, dont il se nomme « directeur-rédacteur ». De cette publication qui comptera sept numéros (le dernier date de mai 1922), certains spécialistes diront qu'elle a constitué « l'ébauche du *Grand Jeu* ». Lecomte, Meyrat et Vailland fondent parallèlement la société initiatique des « Phrères simplistes », qui privilégie la spontanéité et les joies de l'enfance. Roger Caillois, alors âgé de neuf ans, et qui fréquente les classes primaires installées dans les locaux du lycée, sait-il seulement qu'*Apollo* existe? Il dira plus tard n'avoir fait qu'entrevoir *Le Pamphre* dans une librairie rémoise. En septembre 1922, René Daumal (né le 16 mars 1908, dans les Ardennes), dont le père vient d'être nommé inspecteur des finances à Reims, est inscrit en seconde, au lycée. Il est aussitôt séduit par Lecomte, adolescent élégant au physique romantique, élève brillant et chahuteur, et, surtout, par la communauté élective « simpliste » que son aîné a formée. Il se joint rapidement à celle-ci, qui exalte les vertus des primes années, voire même anténatales. Avec insouciance et fantaisie mais non sans gravité, les Phrères simplistes s'efforcent, à cette époque, de retrouver l'« état astral » d'avant la naissance ou d'après la mort. Extraordinaire interrogation pour des adolescents de quatorze ou quinze ans, troublante fascination qu'ils essaieront d'apaiser en pratiquant divers exercices de dédoublement, en se prêtant à des jeux intenses d'approche de la mort, à des recherches extra-sensorielles multiples. Hantés par un désir de connaissance absolue, ces potaches inspirés sont passionnés de métaphysique. « Papa », alias « Rog-Jarl » ou « Coco de Colchide » en 1924-1925 (Lecomte), « Phils » ou « Nathaniel » (Daumal), « La Stryge » (Meyrat), « François » (Vailland) et « Phi-Phi » ou « Phrère Phluet » (Pierre Minet), le petit dernier, qui s'agrège au groupe en 1925, sont attirés par les nouveaux courants littéraires. En 1922, les quatre amis ont pris contact avec le philosophe René Maublanc; il a publié quelques poèmes de Vailland et Lecomte dans *Le Pamphre*, en 1923. En 1924, les Phrères commencent à faire appel à l'alcool et, surtout, à la drogue, pour des « expériences de l'au-delà ²⁴ ». Ils s'essaient d'abord au tétrachlorure de carbone, puis à l'éther et à

l'opium. Lecomte est particulièrement attiré par les paradis artificiels, qui l'anéantiront : ils constituent un instrument, un adjuvant, de sa recherche. Selon son ami Arthur Adamov, ils répondent « à un besoin réel pour échapper à un état d'angoisse simplement insupportable », dû, selon quelques personnes, au traumatisme d'une asphyxie dont il aurait été victime lors de sa naissance.

Toujours est-il que dès l'âge de quatorze ans, fanfaronnade d'adolescent ou vision prophétique, il a déclaré : « Je me tuerai lentement en fumant de l'opium. » Durant l'année scolaire 1924-1925, « grande année simpliste », il prédit sa mort prématurée, la disparition rapide de Daumal, « c'est dommage, il a tant de choses à dire ²⁵ », et le succès durable de Vailland, tous événements qui se réaliseront. Il compose aussi un texte intitulé *Tétanos mystique* où, prémonitoirement, il décrit le caractère atroce de sa propre fin. Il décèdera en effet en 1943 du tétanos, contracté en se faisant, sans tenir compte des règles d'hygiène les plus élémentaires, des piqûres d'héroïne directement à travers le tissu de son pantalon.

Obsédé, très jeune, par la nécessaire résorption à l'état « astral » (« hors de ce retour à la non-vie, il n'accepte pas d'être au monde » selon Michel Random ²⁶), il s'abandonne vite totalement à l'emprise de la drogue. A la rentrée de 1925, les membres de la communauté se dispersent, les quatre premiers Phrères ayant obtenu leur baccalauréat. René Daumal et Vailland partent faire hypokhâgne à Paris, l'un à Henri-IV, l'autre à Louis-le-Grand, Meyrat, Lecomte restent à Reims, ce dernier pour faire PCEM, c'est-à-dire une année de préparation aux études médicales. Mais il rêve en réalité d'une licence de philosophie à Paris. Son père y est farouchement opposé, ce qui donne lieu à de violentes altercations familiales auxquelles Roger Lecomte fait allusion dans ses lettres à ses Phrères devenus parisiens. Pour la jeunesse d'alors, faite des « derniers contemporains de la guerre », pour reprendre une expression de Robert Brasillach qui se perdra, et de quelle façon, dans le conflit suivant, l'époque paraît douce et propice à toutes les explorations. « On employait à force les expressions « climat » et « sous le signe de », on disait de toute chose qu'elle était « formidable », on découvrait encore la drogue, (...), le voyage, Freud, la fuite et le suicide. Bref, tous les éléments de la douceur de vivre ²⁷. » Le condisciple de Roger Vailland à Louis-le-Grand ajoute à cela « le jazz (qui) devenait langoureux », l'exotisme facile et omniprésent, le charleston et la upa-upa, le mah-jong remplaçant les dominos, la naissance des mots croisés. « On les présentait alors sous la forme de dessin, l'éléphant, le paysage, la libellule et l'araignée. Tristan Bernard en préconisait une forme nouvelle et littéraire, y cachait des secrets et des allusions, et définissait le soir comme « réclamé par la douleur

du beau-fils d'un général" (Baudelaire) ». Frénésie, aisance, audace sont le signe de l'époque : on veut oublier et changer le monde. Les jeunes s'y emploient particulièrement, à Paris mais aussi en province. « Après nous, la guerre, ce serait de l'histoire. Pour nous, même pour ceux qui avaient passé leur enfance dans des provinces éloignées et tranquilles, c'étaient quelques visions de notre PROPRE vie, c'était quelque chose de puéril, sans doute, mais de lié à une tragédie vivante : nous avions connu les permissions, certains les nuits d'alerte, d'autres les évacuations, les longs défilés de charrettes dans les campagnes détrempées, la sirène dans l'ombre noire, les blessés dans les rues de la convalescence – les deuils. Nous n'avions pas, pour la plupart, de souvenirs plus anciens qu'elle-même. » Dans cette « près-guerre » agitée, Roger (Gilbert-)Lecomte, le Rémois qui se veut « voyant », reçoit en mai 1926 la visite de Léon Pierre-Quint, directeur littéraire, avec Philippe Soupault, des éditions Kra. C'est Pierre Minet qui les a mis en relation (il travaille à Paris chez Kra). En juillet, le voisin de Caillois est reçu à ses examens et part aussitôt à Paris, chez Léon Pierre-Quint. Mais, sous la pression de son père, il regagne Reims pour y entamer ses études de médecine. Rue Hincmar, on parle des frasques de ce beau garçon langoureux, que Roger et Roland trouvent fort sympathique.

C'est donc dans le sillage mythique et sulfureux des Phrères simplistes que Roger Caillois grandit, mais studieusement. A l'automne 1926, à l'âge de treize ans et demi, le voici en troisième A1. Les appréciations de ses professeurs deviennent franchement enthousiastes ; celle du chef d'établissement est plus que positive : « Excellent élève, parmi les tout premiers d'une très bonne classe. » Les contacts du lycéen avec Roger (Gilbert-)Lecomte se font plus étroits, plus profonds. C'est une fantaisie du jeune Caillois qui a éveillé l'intérêt du Phrère : Roger a demandé, lorsqu'il a fallu changer le papier peint de la chambre qu'il partage avec son frère, qu'il soit noir. M^{me} Caillois en a été choquée : elle a refusé tout net, elle si souvent pleine d'indulgence, et a même raconté la lubie de son fils aîné à M^{me} Lecomte. Celle-ci en a parlé à son rejeton : « Tu sais, le garçon d'en face, il est fou, il veut que sa chambre soit tapissée en noir. » Désormais, Roger (Gilbert-)Lecomte s'intéresse davantage à lui. Il lui corrige ses rédactions avec plus d'attention, le reprenant sur certains termes, lui en expliquant le sens exact. Roger Caillois aime déjà « les beaux mots », ceux qui lui semblent rares, du type « irradiier », « mystique », rencontrés au fil d'une lecture. Il les traque, les examine, les dissèque en naturaliste exercé, et même s'il n'en comprend pas tout à fait le sens, s'efforce de les glisser dans ses textes. Roger (Gilbert-)Lecomte relève les inexactitudes et le sermonne : il lui explique qu'« il ne faut pas

employer les mots dont on ignore le sens²⁸ », mais user de termes justes : son élève retiendra la leçon.

Lors de la rentrée scolaire de 1926, Daumal et Vailland rencontrent à Paris le poète tchèque Richard Weiner, ami de Kafka et de Rilke, qui leur présente le peintre Joseph Sima, futur ami de Caillois. Vailland est en khâgne à Louis-le-Grand avec Paul Gadenne, Thierry Maulnier et Robert Brasillach qui rassembla, en 1939, leurs souvenirs communs. Vailland, « garçon au visage osseux, aux cheveux longs, volontiers porteur d'une pèlerine qui lui donnait un air byronien²⁹ », non content de faire circuler dans sa classe *Fantomas, Le Manifeste du surréalisme*, de vanter la spiritualité hindoue et les poèmes de René Crevel, de Paul Eluard, donnait pour *Fulgur*, le roman-feuilleton parodique du groupe de Brasillach et Maulnier (de son vrai nom Jacques Talagrand) « des pages fort surréalistes qui devaient produire un effet étrange dans cette œuvre », publiée en 1927 dans *La Tribune de l'Yonne*. Le Phrère tente même alors de mettre ses camarades admiratifs en rapport avec René Daumal et ce qui paraît à Brasillach leur « petite société anarchisante et déréglée ». Vailland, qui abandonnera Louis-le-Grand pour préparer une licence de philosophie, semble avoir beaucoup marqué ses camarades de l'époque. Les goûts de ceux-ci vont surtout à l'*Action française* et pourtant, écoutant leur docte et ironique initiateur, ils fréquentent « la canaille » de l'autre bord et ses productions littéraires. « C'étaient les livres de notre temps, et même éloignés de nous, ils étaient fraternels. » Ce médiateur qui leur vante les mérites de l'ivresse (« le meilleur moyen de connaître l'âme » qui ne flanche, dans ces moments-là, ni comme le corps, ni comme l'esprit), certains, dont Brasillach, vont même essayer de l'introduire dans leurs romans ! La même année, le Rémois Robert Meyrat s'éloigne du groupe. Lecomte boit, fume, s'enfonce dans la drogue, reçoit Roger et écrit à ses Phrères, qui entreprennent chez Maublanc leurs expériences de vision paroptique et songent à vivre en communauté. On parle de revue. Lecomte, qui fait quelques virées au bord de la mer avec Léon Pierre-Quint, est reçu à sa première année de médecine. En novembre, le titre de la publication est adopté : *Le Grand Jeu*, inspiré, selon Roger Caillois, non par le tarot mais par un livre de Rudyard Kipling, *Kim*. Cette expression qui désigne l'espionnage anglais est détournée dans un sens métaphysique. L'effervescence règne : les Phrères préparent le premier numéro. Rédaction d'un dépliant publicitaire-manifeste, recherche d'un imprimeur, collecte de textes et de dessins emploient beaucoup du temps de ces étudiants créatifs. En automne 1927, Caillois, lui, est en seconde A1 avec six camarades, trente autres complétant les effectifs avec un cursus quelque peu différent. En pleine puberté, il vient

d'être troublé par le récent accouchement de « la belle-sœur de [s]a mère », comme il l'écrit dans *La Nécessité d'esprit*. Il a rendu visite à sa tante et au nouveau-né, sa cousine Colette, installés dans l'ancien hôpital psychiatrique de Reims, transformé en maternité. Il espérait y avoir quelques révélations sur les mystères de la génération : à cet âge, il ignore encore tout de la sexualité et de la procréation, « n'imagin[ant] même pas (...) qu'une femme pût être anatomiquement différente d'un homme ³⁰ ». Il apprendra bientôt à faire cette distinction capitale. Dans sa parentèle, il est un autre personnage intéressant : une grand-tante, qui s'adonne au spiritisme pour retrouver son fils disparu. Il sera très déçu par les feuillets couverts d'une écriture médiumnique laissés par cette femme, que ses parents assimilaient à une déséquilibrée. Les signes cabalistiques l'intriguent depuis longtemps : les chaises de la salle à manger familiale sont décorées d'un monogramme fait d'un M et d'un W entrelacés : toute son enfance, il n'a eu de cesse d'en percer le mystère. Jamais il n'a voulu croire qu'il s'agissait simplement des initiales des anciens propriétaires. Roger Caillois a cette année, ainsi qu'en première, un professeur d'histoire et géographie auquel il restera attaché toute sa vie : Georges Bidault, jeune agrégé de vingt-huit ans, démocrate-chrétien convaincu, promis à un brillant avenir. Son apparence stricte de gentleman anglais, pardessus noir très cintré, chapeau melon et parapluie, le frappe beaucoup. On raconte énormément de choses à propos de ce professeur qui arrive toujours en retard. Fréquemment retenu par ses activités parisiennes d'éditorialiste du journal du parti démocrate populaire, il n'hésite pas à prendre un taxi pour faire le trajet Paris-Reims, ce qui semble aux lycéens de la dernière prodigalité. Ennemi de l'*Action française*, il en aurait obtenu l'interdiction par le pape, rien de moins. Il continue néanmoins à lire la publication, et bien d'autres journaux, dont *L'Humanité*, audace qui stupéfie les adolescents. Très éloquent, il impose silence aux élèves trop bavards en leur citant Racine, « Mettez un frein à la fureur des flots, ou je saurai des méchants arrêter les complots », tout en leur avouant qu'il déteste la discipline. La preuve : s'il l'avait aimée, il se serait fait gendarme, et même gendarme à cheval, ce qu'il trouve plus esthétique. Il semble se faire une haute idée de son métier, si l'on se réfère à une lettre écrite à Roger Caillois, plus de quarante ans après : « La mission du professeur, vocation qui dégénère en métier, est si difficile à maintenir en dignité que la plupart abandonnent. Soit au-dedans, par lassitude et toute affection épuisée. Soit au-dehors, par la tentation ou la contrainte des circonstances. Parler à des hommes est beaucoup moins difficile que d'être écouté par des adolescents. Ils ont moins besoin d'affection (...) ³¹. » Bidault apporte à l'occasion des chocolats aux jeunes Rémois, ce que

n'oubliera pas son élève « d'exception ». Celui-ci, qui a pour habitude de s'asseoir au premier rang, à droite, près de la fenêtre, centrera même une dissertation française, dont le sujet est « Racontez la vie d'un personnage que vous admirez », sur son professeur. Pour ce faire, il ira voir Bidault, quelque peu interloqué, et l'interrogera sur son existence. De ses quatre pages remplies d'anecdotes, il ne reste malheureusement aucune trace. En cette année 1927-1928, précisément, Roger Caillois, des camarades de classe, ainsi qu'un élève de première, Jacques Bonnefoy, créent un journal ronéoté, à l'imitation de ceux d'autres lycées, où ils traitent autant de poésie que de politique. De Jacques Bonnefoy, Roger Caillois dira toujours que c'est le camarade de classe dont il a reçu le plus, sur le plan de l'initiation à la littérature. Ce « garçon très fin », fils d'un grand bourgeois habitant près de la cathédrale, est toujours au courant des dernières parutions romanesques ou autres. Bibliophile et collectionneur d'éditions originales, ce futur président de tribunal, mort dans les années cinquante, lui fait découvrir Romain Rolland, Gide et Rabindranâth Tagore, le Bengali prix Nobel de littérature 1913.

Dans le numéro 1 de *La Libre Critique*, publication photocopée de la classe de seconde A1, Roger Caillois, qui a quatorze ans et demi, fait une présentation générale et une notule à propos d'une récitation. Dans les suivants, il tentera de définir ses préférences littéraires, exposera des choix. L'adolescent baignant dans des études classiques puise volontiers ses références chez les Anciens, exaltant certaines des qualités prisées dans l'Antiquité : l'élévation morale, l'orgueil. « S'élever moralement, c'est s'obliger à obéir de plus en plus à une règle que donnent la conscience et la vertu ; et ce sentiment qui restreint les accommodements et les compromis avec soi-même : c'est encore l'orgueil (...) qui nous arrête quand nous sommes tentés par la demi-mesure (...) Je suis, pour ma part, persuadé que quelqu'un qui n'a pas cet orgueil, cette dignité, ce sentiment de soi-même ne songera jamais à faire toujours le mieux possible ; celui-là voudra rester dans la moyenne et il y restera car il se plaît dans la médiocrité où il est facile et tentant de se laisser glisser³². » Déjà, Roger Caillois fait de Saint-Just un héros de sa mythologie personnelle. Un de ses premiers textes, d'une grandiloquence touchante, lui sera consacré. Avant de l'écrire, il a cherché et lu les deux volumes de ses œuvres, sa correspondance, et même son poème érotique, « qui [l]'a un peu déçu »... Le Montagnard, qui a fait une partie de ses études à Reims, a « la beauté infernale des anges exterminateurs » ; il est « mystique et terrible », il impose, indifférent, silence, et demande l'exécution du Roi, « hiératique et péremptoire », véritable figure de l'Apocalypse. « Ce jeune homme qui vécut en vingt-sept ans et qui mourut comme ceux qui

poursuivent des chimères et qui en meurent victimes », « la poitrine ouverte et souriant encore », le fascine par son romantisme et sa rigueur, son exigence iconoclaste. « C'était le personnage, l'exterminateur qui m'intéressait. Mais qui il exterminait, je crois, n'avait pas beaucoup d'importance pour moi. C'était la figure romantique qui me passionnait, je ne m'intéressais pas du tout à la politique à cet âge-là³³. » Pourtant, dans *La Libre Critique*, il en appelle à la Révolution française. Il égrène aussi ses « Petites pensées mathématiques » : « Un mathématicien est un artiste, tout comme un prestidigitateur ou un pickpocket » ou « La mathématique est la discipline de l'imagination. C'est de l'imagination déduite, raisonnée, passée au laminoir et mise en équation » et ce cri du cœur : « Un mathématicien qui croit à la mathématique est la huitième merveille du monde. » Notons le côté provocateur, l'intérêt déjà marqué pour l'imaginaire et la naïveté romantique du jeune Caillois. Il s'attaque à Paul Valéry, qui sera plus tard un de ses maîtres à penser, à propos de la poésie : « Sectateur de l'esprit, monsieur Valéry est un danger pour la poésie. » Il évoque aussi Nietzsche et Zarathoustra, peut-être influencé par les nombreux Iraniens qui sont étudiants à Reims. Il en côtoie notamment au « Collège des bons enfants », comme dit Bidault : il ne peut s'empêcher de les admirer pour leur maturité, – les Iraniens ont quelques années de plus que les autres lycéens –, et pour leur détermination. En effet, ils osent, un jour, faire grève – ce sera le premier mouvement de protestation auquel le jeune homme assistera –, en fait grève des cours et de la faim. Ils entendent ainsi dénoncer le fait qu'on leur serve des repas ne respectant pas les interdits alimentaires de l'islam. Aussi se nourrissent-ils exclusivement de pistaches envoyées par leurs familles, se rapportent les collégiens éberlués. *La Libre Critique* offre à ses lecteurs, peu de temps après, un numéro spécial de huit pages sur la littérature persane, les poètes Firdusi et Hafiz, ainsi que les religions iraniennes de l'Antiquité (Ahura Mazda, etc.)...

Le bulletin de fin d'année sera éloquent : Roger Caillois accumule les prix et rafle les premières ou deuxième places, et ce dans toutes les disciplines, pour la plus grande fierté de ses parents. Il est le meilleur élève de sa classe en version latine, thème grec, histoire et géographie, mais aussi en mathématiques et en physique-chimie. Il donne grande satisfaction en composition française, en thème latin et même en dessin. Le professeur de lettres s'exclame, concernant ses résultats en français : « Une sensibilité très fine. Très brillamment doué. Goût très vif pour les études littéraires », tandis qu'il note que le jeune homme « exerce fort heureusement (...) sa finesse et sa pénétration » en grec. Georges Bidault loue, lui, un « élève d'élite », un

« esprit très personnel qui a le sens et le goût de l'histoire ». En fin d'année, Bidault lit à ses élèves des textes qu'il affectionne : ainsi initie-t-il Roger Caillois aux œuvres de Charles Péguy et de Jean Giraudoux. De plus, il a pour habitude d'inviter au restaurant les trois meilleurs éléments de chaque classe : cela permet au maître de se rapprocher de son disciple, tout à fait impressionné par ce professeur-bretteur qui, s'il lui raconte qu'il collectionne les timbres et ramasse des champignons, lui parle de littérature, de la vie et lui apprend aussi à prendre parti. L'époque est alors aux élections à Reims. Le père de l'un des camarades de l'adolescent, un industriel aux convictions nettement conservatrices, se présente dans cette ville radicale, ce qui alimente les conversations. Roger Caillois s'affirme antinationaliste et antimilitariste, son ami Roland Boudrey, le fils du fabricant de bouteilles de champagne, est farouchement patriote et se destine à une carrière militaire. Ces différences d'opinion vaudront aux deux jeunes gens de longues discussions passionnées. Le premier se détend en allant jouer aux échecs avec un étudiant en médecine iranien de ses amis, de noble extraction, et en fréquentant Roger Gilbert-Lecomte qui lui fait connaître les recherches qu'il mène, dans sa communauté d'élection. C'est Daumal qui travaille le plus au premier numéro du *Grand Jeu*, Lecomte pensant beaucoup au voyage qu'il doit faire avec Léon Pierre-Quint à Alger en mai. En juin 1928 paraît enfin la revue, vraiment luxueuse selon Caillois. Y collaborent Vailland, Daumal, Lecomte, André Rolland de Renéville, Joseph Sima, Maurice Henry, Arthur Harfaux, Marianne Lams, Pierre Minet, Hendrick Cramer, Georgette Camille. Roger Gilbert-Lecomte permet au jeune Caillois d'approcher vraiment la littérature moderne et d'authentiques créateurs. Ainsi, le jeune garçon découvre assez tôt les surréalistes, lit Rimbaud, Lautréamont, mais aussi Saint-John Perse ainsi que des études peu rigoureuses, d'après lui, sur l'hindouisme, celles de René Guénon : *L'Homme et son devenir selon le Védanta* et *L'Introduction générale aux doctrines hindoues*. D'autres titres, recommandés par le même Lecomte, notamment des ouvrages sur Dante, lui semblent peu fiables. Bientôt, il ne prendra plus du tout son aîné au sérieux, ne voulant pas voir, derrière cet apparent dilettantisme, son réel talent. L'étudiant en médecine joue au camelot du roi, et, coiffé d'un feutre et armé d'un gourdin, vend *L'Action française* sur le parvis de la cathédrale, le dimanche, « parce qu'il trouv[e] ça élégant ». Pour lui, qui ne reconnaît à la poésie que deux voies, celle de la voyance et celle de la perfection, incarnées respectivement par l'auteur des *Illuminations* et par Perse, Caillois est encore un freluquet, bon à recevoir des leçons et à entr'apercevoir René Daumal, autre Phrère simpliste. Les relations du garçon avec *Le Grand Jeu* et ses membres se développeront, en fait, à partir de l'année suivante.

Le fantastique naturel continue de le préoccuper. L'ancien sauvegarde a reçu un étrange cadeau d'un ami de son père, installé à Java : un livre épais aux pages creusées en forme de papillon et dans le fond duquel est épinglé un imposant lépidoptère. Sont joints au présent une longue missive détaillant les mœurs dudit animal, et donnant « des détails terrifiants » sur les reptiles, araignées, etc., vivant autour de la maison de l'ami, ainsi qu'une photo représentant l'expatrié, sur sa véranda, non loin de son épouse. « La lettre précisait que la femme assise dans le fauteuil (...) avait été photographiée après sa mort, à côté de son époux. » Comme l'écrit Roland Caillois, « on peut penser que cet événement surréaliste accompagné du cadeau d'un monstrueux papillon ne fut pas étranger aux rêveries du futur écrivain ³⁴. »

Cet été-là, Roger Caillois passe ses vacances à Royan. C'est justement dans quelque terrain vague de cette station balnéaire qu'il va réussir à capturer « avec émotion » sa première mante religieuse, animal qu'il avait « tant désiré posséder », mais en vain jusque-là puisque l'animal ne vit pas dans l'est de la France. Peu de temps après, ce collectionneur « prospecteur de funèbre et de merveilleux » attrape, au petit jour, dit-il, dans une rue menant à un cimetière, un papillon évoquant également la mort : un *Acherontia atropos* (ou sphinx tête-de-mort). « Il cria quand je le pris entre mes doigts, il cria comme aurait pu faire une chauve-souris. Je fus terrifié : c'est tellement incroyable qu'un papillon crie et celui-là avait tant de signification pour moi. Depuis longtemps en effet, j'avais peur de voir tout à coup luire derrière la vitre noire de ma chambre une tête de mort, dure, blanche et trouée ³⁵. » Manifestement, l'adolescent prend plaisir à traquer un inquiétant indicible, à imaginer les « puissances invisibles » et maléfiques : il est terrorisé à la pensée qu'un mauvais plaisant pourrait découper une tête de mort dans du papier glacé et l'appliquer à sa fenêtre. S'emparer du papillon lui procure comme un soulagement : « J'eus le sentiment que j'étais à jamais vainqueur du sentiment que je redoutais. » Et il adopte une attitude significative : il l'épingle au mur, au lieu de le ranger dans une boîte. La mise en évidence de « cet insigne funèbre » correspond-elle à un rituel quasi magique (c'est ainsi qu'il l'interprète) ou, comme nous le croyons, à une conjuration de l'angoisse par une démarche de type scientifique ? Par l'observation quotidienne du trophée portant représentation d'un crâne humain sur son corselet, et l'usage de sa raison, l'adolescent se met à distance de ses vertiges, voluptueux mais redoutables : n'esquisse-t-il pas ce qui sera sa stratégie, pendant une grande partie de sa vie, pour les tenir en bride ?

A quinze ans, il est toujours « aussi ignorant qu'on peut l'être de l'amour et du commerce que certains êtres sont réduits à en faire ».

Un soir, alors qu'il contemple la plage, maussade et mélancolique, une femme l'interpelle. Elle porte un manteau vert, du vert de la mante religieuse. Pourquoi est-il seul et semble-t-il triste, lui demande-t-elle, et, d'une voix douce, elle l'invite à le suivre. « Pourquoi? – Vous verrez, l'on vous amusera. » Effrayé par cette « incompréhensible invitation » autant que par la distinction avec laquelle elle a été faite, il refuse. Très vite, il en aura du regret. « Mais je cétais à une angoisse plus forte que moi, que je ne peux pas justifier par quelque problématique menace familiale et qui me paraît le fait d'une terreur latente de l'amour mûrie au long d'une enfance solitaire et extraordinairement inadaptée³⁶. » Peu de temps après, ce garçon tourmenté et pessimiste va être initié, si l'on en croit *La Nécessité d'esprit*, par une mythomane qui se pique d'ésotérisme, dont la méchanceté, « inégalable et désintéressée à la fois », l'a attiré. « Je la haïssais autant que je la désirais. La nuit même où elle devint ma maîtresse, je tentais de l'étrangler. » Cette femme fatale prétend avoir tué l'un de ses amants avec un « miroir magique », Caillois est subjugué. « Dans ce merveilleux mois de l'été 1928 (...) j'ai vu s'ouvrir pour moi les portes atlantidiennes d'orichalque du monde passionnel », écrira-t-il quelques années plus tard. Il espère de cette femme des révélations redoutables.

Il reste vraisemblablement sur sa faim. Il ne pourra pas faire état de démoniaques secrets à son ami Roger Gilbert-Lecomte qui vient de s'installer à Paris, rue Bréa. Quand il va le voir, pendant ses vacances scolaires, Caillois rencontre Vailland, qui a été engagé comme reporter à *Paris-Midi*, Sima, Maurice Henry et le Roumain Mony de Bouilly. Il revoit Daumal et croise des proches du « groupe », tels qu'Arthur Adamov et Antonin Artaud. « Ils me semblaient, l'un et l'autre, terriblement théâtraux. Ils avaient des cannes, des capes... » Caillois, déjà, ne peut s'empêcher de trouver au Grand Jeu des aspects déplaisants : ce goût des surnoms, la modification du patronyme de Lecomte. Tout cela lui semble contraire à la « métaphysique du groupe ». En mars 1929, on le sait, les surréalistes mettent en procès la confrérie, accusée d'utiliser le mot « Dieu » sans arrêt, d'avoir plus ou moins rejeté un texte collectif condamnant armée, famille et patrie et d'avoir laissé publier, sous la plume de Roger Vailland, un article prétendument favorable au préfet de police de l'époque, Chiappe.

Caillois n'assiste pas à cette mémorable séance relatée par Aragon et Breton dans la revue bruxelloise *Variétés*, mais des échos lui en parviennent. L'affaire de l'hymne Chiappe-Martia lui paraît de la dernière injustice. « C'était une espèce de compte rendu, comme un journaliste doit en faire, et qui découlait simplement de l'obligation,

pour Vailland, de travailler. Ce qui m'a frappé, c'était qu'on reproche un peu à Vailland de gagner sa vie. C'était contraire même aux théories hindouistes du Grand Jeu. (...) Vailland s'est défendu en disant, ce qui était très marxiste après tout, qu'il gagnait sa vie de cette façon-là, un peu comme un prolétaire fabrique des obus dans une usine pendant la guerre, n'est-ce pas. Mais ça n'a pas été accepté. Je crois que c'est un exemple de l'espèce de chantage que faisait le groupe surréaliste sur le groupe de ces gens plus jeunes³⁷. » Selon lui, les surréalistes éprouvaient du dédain pour Le Grand Jeu mais également une sorte d'inquiétude à l'idée de voir celui-ci détrôner le mouvement.

A Reims, Roger Caillois continue sagement, lui, son impeccable parcours scolaire : il excelle en histoire-géographie, stimulé sans doute par Georges Bidault qui voit en lui son meilleur élève, « digne de tous éloges » et aimerait qu'il se destine aux études historiques. En composition française, son professeur rend hommage à son intelligence vive, à son esprit ouvert, mais, petite réserve, lui accorde « plus de logique que de bon sens ». On serait tenté de dire, heureusement. En français-latin-grec, le « journaliste » de *La Libre Critique* fait toujours preuve de capacités appréciables (il se situe respectivement aux 2^e, 1^{re} et 2^e places). En latin, il est « capable de traduire avec finesse des textes délicats », en grec, s'il possède moins la langue, il « peut suivre les méandres d'une pensée complexe ». L'« excellent élève sous tous rapports très méritant », selon le professeur, est amoureux de la femme de son professeur de français, et passe la première partie de son baccalauréat avec succès, bien sûr. Il est admis à Louis-le-Grand, à Paris. En effet, son père, Gaston Caillois, devenu par ses mérites secrétaire de la Caisse d'épargne de Reims et, à titre personnel, secrétaire du président de cette dernière, a été contraint, à la mort de son employeur, de démissionner. L'amateur de théâtre a dû se sentir pris entre Courteline et le *Chanteclerc* d'Edmond Rostand. Il a été victime de l'agent général rémois qui le jalousait et le persécutait. En 1928-1929, M. Caillois a donc trouvé une position de repli au service du contentieux de l'entreprise sucrière Lebaudy, mais nostalgique de la Caisse d'épargne, il a fait des démarches auprès de l'agent général de celle de Paris. En 1929, agréé par celui-ci comme secrétaire de la Caisse de Paris, dont le siège est rue du Louvre, il gagne la capitale. La famille s'installe en banlieue, vraisemblablement début octobre 1929, dans un grand pavillon de deux étages, au 2, rue Parmentier, à Vitry-sur-Seine (encore un Vitry!). L'annonce de ce départ émeut beaucoup Georges Bidault, qui écrit à Roger Caillois, de « La Thénaudivière, par Sarajasse (Rhône) », le 15 septembre 1929 :

« Mon bien cher grand,

Votre lettre me fait un vrai chagrin. La nouvelle inattendue de votre départ me cause une déception, qui n'est pas seulement celle du professeur qui voit s'éloigner son meilleur élève. Mais il faut se faire une raison. J'espère qu'à Paris, vous ne m'abandonnerez pas tout à fait : je compte d'ailleurs y être très souvent l'an prochain et il faudra que nous voyions ce que j'y pourrai y faire pour vous.

Comme vous l'avez pressenti, j'ai été un peu souffrant, ce qui est un scandale par ce beau soleil. Cela vous expliquera le retard de cette lettre. Ce qui vous en expliquera la brièveté, c'est que je rentre très prochainement à Reims. Vous me feriez plaisir en venant dès mercredi ou jeudi, à l'heure que vous voudrez.

La très grande affection que j'ai pour vous se désole d'avoir à souffrir une séparation. Mais ma peine s'adoucit à relire les termes très délicats dans lesquels vous m'écrivez. Je compte tout à fait que la vie ne nous séparera pas : il me serait très douloureux de vous voir vous éloigner de moi et de quelques idées, que je n'ai guère eu le temps de vous dire, et qui sont la substance de ma vie.

Je dis tout cela à la hâte. Nous en reparlerons à cœur ouvert. Ne soyez pas timide avec moi : vous savez combien je vous aime et qu'à moi vous pouvez tout dire et tout demander.

De tout cœur à vous, mon grand

BIDAULT »³⁸.

L'attachement de Roger Caillois à l'égard de Bidault est indéniable. Le garçon se plaint que son ancien professeur ne lui donne pas de nouvelles et cherche à le revoir quand il retourne à Reims.

« Bien sûr, mon cher grand, venez. Plutôt vers dix heures, car au début de la matinée, je vais faire passer les examens à l'École de commerce. J'ai de grands torts envers vous, je vous expliquerai les raisons d'un trop long silence », lui écrit Georges Bidault, le 28 octobre 1929³⁹. Comme Caillois le lui dira en 1971, « l'histoire est, de loin, la moindre part de l'enseignement que j'ai reçu de vous. Vous m'avez appris bien davantage, du côté du style et de la conduite de la vie⁴⁰ ». De la correspondance que lui adresse Bidault à cette époque, transparaît une grande tendresse.

L'adaptation de Roger Caillois à sa nouvelle vie ne se fait pas sans mal, à en juger par une autre missive de son ancien professeur d'histoire, datant sans doute de la fin 1929 :

« Mardi

Mon cher grand,

J'ai beaucoup de remords de vous laisser aussi cruellement à votre solitude. Ce petit mot n'est que pour vous rassurer sur mon affection. Serez-vous à Paris pour les vacances ? Il est possible que j'y passe. Puis-je vous faire un signe ? En tout cas, l'affaire de Rocroi liquidée, le

Un varouilleux dans la parenthèse

mois ne se passera pas sans que je me sois occupé de vous trouver des amis. Si je ne vous vois pas pour Noël, je vous écrirai une longue lettre. Et de toutes façons, je vous verrai dans la première quinzaine de janvier. Pardonnez à un homme surmené de mettre un peu trop de temps à vous témoigner qu'il vous aime bien.

BIDAULT »⁴¹.

Pourtant, Caillois dispose d'éminentes relations à Paris : ses camarades du Grand Jeu. Certains d'entre eux ont publié des ouvrages remarquables (*Rimbaud le voyant* de Renéville, la *Correspondance inédite* de Rimbaud avec une introduction de Lecomte). Le numéro 2 de la revue a été salué par Jean Guérin (Paulhan) dans la *NRF* et *Les Cahiers du Sud* de décembre 1929 consacrent une large place aux Phrères ; une exposition Sima, dont le catalogue a été élaboré par le groupe, a lieu du 4 au 31 décembre. Le douzième et dernier numéro de *La Révolution surréaliste* évoque, quant à lui, *Le Grand Jeu* et annonce l'enquête de Daumal sur le diable, tout en s'en prenant, entre autres, à plusieurs Phrères. Mais aucun de ceux-ci ne se joint au libelle antibretonien, intitulé « Un cadavre », où Desnos et Bataille se déchaînent féroceement. Le jeune Caillois demeure assez à l'écart du groupe, semblant se replier sur lui-même. C'est alors qu'il aurait été victime, raconte-t-il dans *La Nécessité d'esprit*, de troubles psychasthéniques, dont son frère n'a aucun souvenir. Il aurait tenté de les « aggraver à l'extrême, avec quelque succès d'ailleurs », surtout pendant ses crises d'insomnie, dues à ses vains efforts pour trouver volontairement le sommeil. On sait que l'absence de sommeil, et, éventuellement, le surmenage entraînent l'apparition de phénomènes hallucinatoires : aussi, les descriptions cliniques données par Caillois ne semblent-elles pas totalement invraisemblables. « Je ne désirais rien tant que rompre la solidarité de mon corps et de ma pensée. Je voulais franchir la frontière de ma peau, habiter de l'autre côté de mes sens. » Il se voit errant dans son corps « comme dans une grande cage vide ». Le lecteur des *Névroses* de Pierre Janet écrit : « Je ne remplis pas mon corps ; j'ai été chassé, j'ai reculé pas à pas et me voici minuscule et malheureux ressemblant à un grelot. » Et ailleurs : « On me décollait de chaque particule de ma chair. (...) Maintenant mon corps vit, mais moi je suis mort, n'étant plus dans mon corps où on m'a pris ma place⁴². » Il aurait rédigé dans ces moments de dépersonnalisation un texte lyrique, « Le poème des navigateurs », analysé dans *La Nécessité d'esprit* et aurait assisté, entre excitation et abattement, à un cours de psychologie pathologique, un dimanche, à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne. Heureusement, il se lasse des « tortures » qu'il s'impose et abandonne ces dangereuses expériences dont on peut pen-

ser cependant qu'elles l'ont affaibli et traduisent une fragilité insoupçonnée.

Bien que remis, il ne rend aucune visite à Gilbert-Lecomte avant février 1930. A cette date, il doit traiter, en classe, d'un sujet audacieux : le « problème du rêve dans *Le Chien andalou* ». Voulant éviter de présenter un travail trop scolaire, il a alors l'idée de s'adresser à son ancien « anti-professeur ». Roger Gilbert-Lecomte lui répond, séduit, le jeudi 30 janvier 1930, de Paris⁴³ :

« Mon cher Roger,

Tu ne saurais croire (et ceci n'a rien d'une formule de politesse) combien me fait plaisir ton désir de t'adresser à moi en guise d'« anti-professeur », si je puis dire.

Sur ta « fantastique opposée à la « logique » un peu paradoxalement il y aura beaucoup à dire, — en tout cas tu sais combien le fantastique est mon « rayon littéraire » et comme j'ai toujours souhaité que ton esprit prenne cette direction. »

Roger Gilbert-Lecomte ne se contente plus de guider son cadet : il espère désormais faire de lui un interlocuteur fiable et même un double, capable d'approfondir à sa place, dans un sens qui eût pu l'intéresser, mais auquel il ne veut pas sacrifier, une recherche commune. Au maître se substitue l'égal, qui recherche la confrontation d'idées :

A une visite gratuite je préfère une visite intéressée du moment que son intérêt est aussi le mien propre.

Aussi bien ne t'accuse pas de négligence car il en va de même de ma part.

Plusieurs fois depuis le début de cette année scolaire j'ai, en présence de Daumal par exemple, projeté de t'écrire (mais j'eus la paresse de rechercher ton adresse) pour apprendre de ta plume où tu en étais parmi les chaos de l'esprit.

Mais Lecomte, qui maintenant s'adonne sans réserve à « la déesse noire », reprend vite son rôle d'éducateur, de formateur au ton paternel et protecteur avec son ancien voisin :

Car tu dois t'apercevoir que l'année de philo est très importante pour toi (elle le fut pour moi) en ce sens qu'elle fournit un nouveau vocabulaire, un nouveau plan où mouvoir sa pensée, des systèmes entre lesquels choisir et surtout une affirmation décisive de la personnalité par les critiques qu'elle impose, tout ce qu'on fiche par terre, et ce qu'on doit rebâtir tout seul si l'on n'est pas un crétin.

Je voudrais savoir déjà quels sont tes philosophes d'élection et si pos-

Un varouilleux dans la parenthèse

sible te guider parmi eux : car n'oublie pas qu'en classe on passe tous les jours à côté de l'important et qu'il faut se débrouiller seul si l'on veut s'y reconnaître.

Il lui propose de travailler à un projet concernant le fantastique, on verra que ce thème sera cher à Caillois : « Donc, convenu nous allons bâtir ensemble une thèse formidable sur le "fantastique" qui pourra te resservir pour le doctorat par exemple ? », lui fixe rendez-vous, bien qu'il soit « très pris », et n'oublie pas d'envoyer ses salutations à Andrée et Gaston Caillois.

Malheureusement pour lui, le double est rebelle. Si Caillois soutient les opinions « lecomtiennes » devant sa classe et ses professeurs, c'est plus par panache que par conviction. Il avoue à son ancien voisin : « J'ai été un défenseur passionné d'idées (les vôtres) que je ne partage pas⁴⁴. » Peu de temps avant, Caillois, qui a manqué de contacts en ce début d'année, et a fait part de son sentiment de solitude à son ancien professeur d'histoire, a reçu des nouvelles de Georges Bidault.

Le 23 janvier 1930, sur les curieuses cartes bordées d'un liseré noir, un rien funèbres, qu'il utilise ordinairement, Georges Bidault informe son ancien élève de sa prochaine venue à Paris, « dimanche toute la journée ». Il lui propose de venir déjeuner avec lui et de rester aussi l'après-midi ainsi que pour le dîner. « Je ne serai pas seul, au contraire il y aura foule. Mais je ne vous lâcherai pas : ainsi, n'ayez pas peur, et venez. J'espère pouvoir vous faire faire quelques connaissances utiles et agréables, encore qu'on ne sache jamais, ces jours-là (il s'agit du Conseil fédéral de la Jeunesse catholique, où je fais figure d'ancêtre et où je viens revoir mes amis). De toutes façons, je me suis occupé de briser votre isolement. Vous pouvez le considérer comme fini, dans toute la mesure de mes moyens. En outre, je vais multiplier les séjours à Paris. Je vous dirai pourquoi. Rendez-vous : un peu avant-midi au coin de la rue d'Assas et de la rue de Vaugirard (VI^e). A côté (rue de Vaugirard) est la porte de l'Institut catholique. Entrez dans la cour, je vous y retrouverai. Où ne vous retrouverais-je pas, d'ailleurs ? Affectueusement. Bidault⁴⁵. »

Roger Caillois va voir son maître mais rend également visite à Roger Gilbert-Lecomte, renouant ainsi avec une vieille habitude. En janvier 1930 a donc eu lieu la rupture avec Roger Vailland, le travailleur, quasiment exigée par les surréalistes. Cette séparation ne laisse pas d'étonner Caillois. Il est d'autant plus surpris que Lecomte avait, à Reims, l'habitude de lui expliquer que les ascètes hindous, avant de s'isoler et de pratiquer diverses macérations pour atteindre l'illumination, devaient passer par la nécessaire étape vers la perfection que constituaient la vie familiale et son corollaire, le travail.

En classe de philosophie, à Louis-le-Grand, Roger Caillois succède, coïncidence, à Roger Vailland, Thierry Maulnier, Maurice Bardèche et Robert Brasillach qui ne nourrit en ce temps (dit-il) que « quelque penchant foncier pour l'anarchie ». La discipline n'est point trop stricte dans ce lycée vénérable, dont l'une des deux cours avec étages et arcades, celle de gauche, est réservée aux classes préparatoires. Entre 1925 et 1927, la plupart des élèves étaient de milieu assez modeste, et souvent boursiers. Les choses n'ont guère changé à l'époque de Caillois. Le travail y est ardu : il faut déjà se préparer à affronter le difficile et scolaire concours d'entrée à Normale supérieure qui « rassemble, en les approfondissant, les matières des deux baccalauréats ». La présence aux cours est théoriquement indispensable, mais les enseignants savent fermer les yeux sur une défection, généralement due à un bachotage intensif dans la solitude. D'ailleurs, les élèves n'écoutent pas toujours leurs maîtres, lisant toute autre chose que les auteurs du programme, ou vont suivre clandestinement, avant qu'un censeur revêche ne les repère, l'enseignement d'une vedette d'un lycée voisin, Alain à Henri-IV par exemple. Caillois, qui n'est pas de ces internes qui se lèvent à six heures et se couchent à neuf heures, fait figure d'extrémiste. Ses emballlements et ses poses littéraires, qui doivent beaucoup à la fréquentation de Roger Gilbert-Lecomte et de ses amis, dérangent : son professeur de lettres lui rend plusieurs fois des copies non corrigées, car leur style et les idées qu'elles véhiculent sont « hors norme ». De fait, sur son bulletin scolaire, on ne trouve qu'une note, 14, et une place, la première, données au premier trimestre. L'enseignant n'en indiquera pas moins, en fin d'année : « Excellent élève ; très remarquable. » D'autant plus remarquable qu'il n'hésite pas à s'en prendre à un autre professeur qui a eu, probablement sans penser à mal (selon Caillois plus tard), un mot malheureux sur l'affaire Dreyfus. Cela vaut à l'admirateur de Saint-Just d'être mis à la porte, puis d'être envoyé chez le proviseur et de frôler le renvoi. L'enseignant, de son côté, est prié, au grand dam de son élève, de s'expliquer et de s'excuser publiquement pour la phrase prononcée. « J'étais malheureux comme tout. » Assurément, le fougueux Rémois, en ce « matin profond », tranche sur ses camarades. Louis-le-Grand cultive en effet une tradition de « tolérance », de discussions cordiales entre élèves de tous bords, souvent peu fortunés et dont les grands plaisirs consistent, au-delà de l'enfermement lycéen, à se promener dans le Paris populaire d'alors, gai et coloré, à hanter les librairies et les bibliothèques, à aller danser, canoter au bois de Boulogne, discuter dans les bistros et assister au concert... obligatoire offert par Louis-le-Grand dans un amphithéâtre de la Sorbonne.

Caillois, lui, a d'autres relations. En 1930, il est donc proche du

Grand Jeu, mais n'en est pas membre. D'ailleurs, il n'en approuve pas toutes les idées. Toutefois, Lecomte, alias « Sa Très frère Majesté Coco de Colchide », tient à lui, comme une lettre à René Daumal, datée du 18 février 1930, le montre. Les Phrères organisent, en ce mois, une exposition des œuvres de Sima, galerie Povolovski, rue Bonaparte. De Reims, « Papa » insiste pour que Caillois soit convié au vernissage : « J'espère que les invitations n'ont pas besoin de moi. (N'oubliez pas Caillois, les Surréalistes)⁴⁶. »

Caillois demeure bon élève. En philosophie, à la fin de l'année scolaire, il est toujours en tête, et considéré comme « de tout premier ordre ». Il a étudié le *Discours de la méthode* de Descartes et les *Première et deuxième leçons de philosophie positive psychologie pathologique* d'Auguste Comte. Ses résultats en sciences exactes (maths, sciences naturelles, physique) sont très bons. Le proviseur, enthousiaste, s'exclame : « mérite un succès brillant ». Caillois décroche la deuxième partie de son baccalauréat et passe en hypokhâgne. On peut dire que sa scolarité secondaire a été, globalement, excellente et équilibrée. Une réussite linéaire, régulière, s'étendant à pratiquement toutes les disciplines et manifestant l'application, les dispositions du jeune homme autant que la stabilité de sa vie familiale. Pas de drame personnel, hormis peut-être l'épisode psychasthénique, pas de problème majeur d'argent, même si les revenus de son père sont encore modestes, pas de mésentente parentale. Andrée et Gaston Caillois ne semblent s'être « accrochés » qu'à l'occasion des menues provocations de leur fils Roger à l'égard desquelles M^{me} Caillois se montre plus ouverte, plus compréhensive. Son mari, ancien combattant, capitaine de réserve, homme d'une droite modérée, supportait difficilement, par exemple, que son fils se moquât de la patrie. Mais aucune querelle d'importance ne les sépara jamais. Et si Roger Caillois ne parla que rarement de son père à ses camarades, c'est à mettre certainement plus sur le compte de son besoin de « compartimenter son existence⁴⁷ » que sur un complexe d'ordre freudien ou la gêne de ne pas appartenir à une famille riche.

D'ailleurs, Caillois tient à rester externe et à demeurer avec les siens jusqu'à la fin de ses études, et même après. Mais il ne présente pas ses amis à ses parents. Georges Bidault est vraisemblablement l'un des seuls à être introduit dans la demeure paternelle. Nommé à Paris en 1930, il vient, malgré un emploi du temps très chargé, dîner chez les Caillois un soir de 1931. Roger Caillois est, à cette époque, très indépendant, timide, presque sauvage. Dévoreur de livres, il en engloutit un par jour, selon son frère Roland. Il s'est attribué une chambre au deuxième étage, pour plus de calme. Il la fait tapisser de papier gris : son lit, lui même, est recouvert d'un dessus en velours

ROGER CAILLOIS

Roger Caillois a vingt et un ans lorsqu'il rompt avec les surréalistes et avec André Breton, qui voyait pourtant en lui « la boussole mentale » du mouvement. À vingt-trois ans, agrégé de grammaire, il fréquente assidûment l'avant-garde des années trente : Éluard, Crevel, Bataille, Dalí, Leiris, Tzara. Amant de la belle et ardente éditrice argentine Victoria Ocampo, de vingt-trois ans son aînée, il s'installe pendant la guerre en Argentine, où il publie une revue de la France libre, *Lettres françaises*. Ce séjour lui permet de se lier avec de nombreux écrivains sud-américains qu'il s'emploiera à faire connaître, à son retour en France, tant dans la célèbre collection « La Croix du Sud », chez Gallimard, qu'à l'Unesco, où il occupera un poste de haut fonctionnaire pendant plus de vingt ans.

Ce brillant parcours intellectuel dissimule un cheminement plus secret, celui du poète de *Pierres* et du *Fleuve Alphée*, entre autres. Roger Caillois n'a eu de cesse, durant toute sa vie, de combattre le vertige poétique qui l'attirait.

Cette première biographie de Roger Caillois reconstitue avec beaucoup de finesse la double vie de cet homme de lettres à la personnalité complexe. De nombreux inédits (de Raymond Aron, Camus, Dumézil, Étienne, Gaston Gallimard, Malraux, Francis Ponge, Saint-John Perse, et de Roger Caillois lui-même) éclairent l'itinéraire de ce médiateur culturel hors pair.



9 782234 043077

94-III
54-4307-2
180,00 FF TTC
Maquette Jérôme Faucheux
Photo Michelle Bancilhon.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

